



NUMÉRO

19

CELLULE DE CRISE



10
TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

<i>Meurtre au quatrième</i> d' Henri Ansbert	2
<i>Message d'en haut</i> d' Eléa Ma	8
<i>Images manquantes</i> d' Amélie Durand	11
<i>Mruk le mangeur de femmes</i> de Rip	17
<i>13 bonnes nouvelles de l'Univers</i> de Perrin Langda	24
<i>Crise dans la cellule de crise</i> d' Antonella Eye	
Porcelluzzi	27
<i>Histoire de Jack et de son asticot magique</i> d' H.P	
Brodsky	46
<i>Légende familiale</i> de Brice Gautier	51
<i>Schlop</i> de D. Siméon	62
♣ de Le Golvan	70



Les auteurs	74
Ours	77

MEURTRE AU QUATRIÈME

Henri Ansbert

Il ne se passait plus grand-chose dans la vie de Charles et de Linda. Les journées et les soirées s'étiraient, mornes et vides. Charles partait se faire chier au travail tous les matins. Pour Linda c'était la journée qui se tirait en longueur dans leur petit appartement du troisième étage. Quand Charles rentrait du boulot, ils s'emmerdaient tout autant à deux en croquant des chips ou en grignotant des bretzels devant la télé. Linda carburait au vin blanc et Charles s'enfilait des bourbon-coca. Ils songeaient bien tous les deux à partir et aller chercher une autre vie ailleurs mais ce n'était pas si facile. Ils y réfléchissaient en buvant. Ils faisaient du surplace.

C'est lors d'une de ces soirées chiantes comme un jour de pluie que leur vie prit une autre tournure. Depuis six heures du soir, ils entendaient les voisins du dessus s'engueuler. À chaque fois, les talons aiguilles de la voisine mitraillaient le sol. Ce n'était pas nouveau mais cette fois les cris étaient accompagnés de bruits divers, coups dans les murs, claquements de portes, bris de vaisselle. Les engueulades durèrent toute la soirée. Ça se calmait un peu et elles ressurgissaient sporadiquement. Ils assistaient aux querelles domestiques du couple du quatrième sans plus penser aux griefs que chacun ruminait contre l'autre. C'était rassurant de se dire qu'il y avait pire qu'eux, qu'ils n'étaient que des amateurs. Vers vingt-trois heures, Charles alla se coucher. Il se brossa d'abord soigneusement les dents et fit deux bains de bouche, un avant un après, pour chasser au maximum les relents de bourbon. Il se

coucha et se mit à somnoler dans le lit en attendant Linda. Il lui sembla entendre sa femme s'activer en vue du coucher, descendre les stores du salon, passer aux toilettes puis dans la salle de bains. Il connaissait ces bruits par cœur. Ils ne le dérangèrent pas et il sombra rapidement dans le sommeil. Pas pour longtemps. Le bruit qui le réveilla vint du dessus. Le réveil fut brutal. Il pensa d'abord qu'il avait rêvé d'un meuble qu'on avait fait tomber. Linda cria de la salle de bains.

— Chéri, tu as entendu ?

Charles-chéri avait horreur d'être réveillé dans son premier sommeil. Il râla pour la forme mais le bruit qu'ils avaient entendu était trop inhabituel pour ne pas y accorder d'importance, il décida d'être coopératif.

— Tu penses que c'est quoi ? demanda Linda de la salle de bains, visiblement ébranlée jusque dans sa syntaxe.

— Je ne sais pas, on aurait dit un meuble, une étagère, non, je ne sais pas...

— Tu ne trouves pas ça bizarre, il n'y a plus un bruit.

C'est vrai, *baby*, acquiesça Charles.

Et si c'était *elle* qui était tombée ? Et s'il l'avait tuée ?

Les propos de Linda lui parurent d'abord exagérés. Mais au bout de quelques minutes de silence total, Charles se dit qu'elle pouvait bien avoir raison. Il jeta un coup d'œil au radio-réveil, il était 23:39. Il devait se lever vers cinq heures.

— *Baby*, viens dormir, on verra demain matin.

Linda-baby finit par se coucher et éteignit la lumière. Ils s'endormirent, nullement troublés par le silence reposant qui s'était enfin installé au-dessus. Le radio-réveil sonna à 05:15. Charles se leva et alla mettre la cafetière en marche dans la cuisine. Il passa aux toilettes, prit une douche, se rasa, s'habilla et avala son café. Il repensa à la veille au soir. Il n'y avait toujours pas de bruit au-dessus, mais à cette heure, c'était normal. Il se servit une deuxième tasse qu'il alla boire en fumant sa première cigarette de la journée sur le balcon. C'était sa façon d'appréhender la météo du jour. Il se brossa les dents puis alla embrasser sa femme comme il en avait l'habitude avant de partir. À 06:07, son baiser la réveilla. Elle ne lui en tint pas rigueur et lui souhaita une bonne journée au boulot après l'avoir enlacé et avant de le relâcher. Charles partit en enviant sa femme, d'autant que le temps allait être déplorable,

il l'avait senti sur le balcon. Linda se leva finalement à 09:09. Au-dessus, tout était encore silencieux. Elle commença à entendre du bruit une heure plus tard. Les pas lourds et massifs semblaient indiquer que l'homme était levé. Quelques minutes après, elle perçut le claquement caractéristique de la porte d'entrée. Le silence était retombé. Elle pensa mettre la radio en sourdine pour avoir un peu de compagnie, attraper des tubes au vol, écouter la météo, avoir quand même quelques nouvelles du monde. Elle se ravisa, elle voulait percevoir le moindre bruit provenant du dessus. Elle alluma la télé et coupa le son. La journée fut longue dans le silence seulement troublé par les véhicules qui passaient dans la rue. Linda sortit en milieu d'après-midi faire quelques courses, du lait, de la salade, du pain, des oranges, des cigarettes et une bouteille de blanc. Elle se hâta de rentrer, elle avait peur de rater quelque chose. Mais l'appartement du dessus s'avéra toujours aussi silencieux.

Charles rentra de la poste vers six heures du soir. Il avait pensé à cette histoire plusieurs fois dans la journée. Il avait longuement réfléchi à la conduite à tenir pendant sa pause du déjeuner. Il en était arrivé à la conclusion qu'il valait mieux ne rien faire pour le moment. *Wait and see*, voir venir et laisser faire. Mais il avait hâte d'en savoir plus. Il en oublia même de parier sur les canassons comme tous les vendredis. Il jaillit dans l'appart en criant des *Baby ? Baby*, tu es là ? Linda-baby était là et il embrassa son épouse sur la bouche. Elle répondit au baiser. Six mois que ça ne leur était plus arrivé, quelque chose se passait. Il sentait bien que Linda brûlait de lui raconter sa journée et lui faire son rapport. Il sentait aussi qu'elle avait été enfin *heureuse* de devoir passer la journée à la maison. Charles lui fit un signe discret du menton accompagné d'un regard interrogateur.

— *Il* est parti un peu avant onze heures. Je n'ai pas entendu de bruit de la journée.

— Pas un bruit ? Pas... *elle* ?

— Non, rien.

Charles se changea et se passa un coup d'eau sur le visage avant de vider la moitié d'une canette de coca dans son bourbon. Linda posa un bol de chips et une assiette de bretzels sur la table basse du salon. Elle retourna à la cuisine pour revenir avec un verre de vin. Elle s'assit à côté de Charles. Il pouvait sentir sa cuisse le frôler. Il lui sembla qu'il se passait *aussi* un truc dans son pantalon.

Il décida d'être charmant, de ne pas grommeler et d'écouter son épouse. Elle lui raconta sa journée et donna ses conclusions. Charles opinait. Il répondit qu'il pensait la même chose et fit part à Linda de ses réflexions sur la conduite à tenir. Elle aussi était d'accord. La soirée s'écoula tranquillement malgré les horreurs qu'ils évoquaient. Il sembla à Charles qu'il ne buvait pas aussi vite que d'habitude et que sa femme n'enchaînait pas les verres de blanc. Il pensa alors qu'ils allaient peut-être baiser pendant la nuit.

Alors que Charles regardait le dernier flash d'infos à la télé avant d'aller se coucher, il entendit la porte d'entrée un étage plus haut. Il attrapa la télécommande et coupa le son. À pas de loup, il alla prévenir Linda qui était déjà au lit. Elle se releva et ils éteignirent toutes les lumières pour mieux percevoir les bruits. Le voisin se débarrassa rapidement de ses grosses chaussures, il devint plus difficile de le suivre dans l'appartement. À 01:37, il leur sembla qu'il se couchait. Charles et Linda en firent autant. À 01:53, Charles était en Linda et ils firent l'amour pendant trois quarts d'heure et s'endormirent. Charles se réveilla à cause d'une envie de pisser à 03:21. Après avoir vidé sa vessie, il alla se laver les mains dans la salle de bains et se passer un coup d'eau sur le visage. Il était déjà un peu plus réveillé. C'est au moment où il raccrochait l'essuie-mains sur le porte-serviettes qu'il réalisa. Le bruit qu'il entendait était un bruit de scie. Juste au-dessus de lui, comme si c'était dans la baignoire. Il éteignit la lumière et retourna à tâtons dans la chambre. En touchant Linda pour la réveiller, il sentit qu'il ne lui fallait pas grand-chose pour retourner au plus profond d'elle. Il se contrôla et expliqua en quelques phrases ce qu'il avait entendu. Elle ne comprit pas tout de suite. Charles convint *in petto* que ses propos devaient sembler surréalistes à quelqu'un en phase de réveil. Il alluma la lampe de chevet et répéta en essayant d'ordonner sa pensée. L'hypothèse qui allait exploser dans quelques secondes devenait de plus en plus évidente à chaque phrase qu'il prononçait. Le type du dessus découpait sa femme dans sa baignoire, point final. Il n'y avait pas d'autre explication. Charles termina néanmoins sa narration avant de formuler à Linda sa terrible supposition. Elle sembla y croire. Les deux époux se rendirent dans la salle de bains. Le bruit sinistre continuait, étouffé et lancinant. Les lèvres serrées, Linda hocha la tête les yeux levés vers le plafond pour signifier à Charles qu'elle confirmait son hypothèse. Ils restèrent encore une heure nus dans le noir à écouter cette mélodie, assis sur le rebord de la baignoire. Lorsque le bruit sembla cesser pour de bon, ils retournèrent se coucher à 03:59

et s'endormirent enlacés, rassurés de sentir la nudité de l'autre comme un gage de sincérité en dépit de la folie ordinaire qui leur pleuvait dessus. Charles ne travaillant pas le lendemain dans son foutu bureau de poste, le radio-réveil ne sonna pas à 05:15. Ils refirent l'amour avant de se lever quelques heures plus tard et passèrent la journée à guetter le moindre bruit qui descendrait du plafond en se coulant des regards mutuels empreints de désir. Il ne se passa rien de flagrant à l'étage supérieur, le tueur avait fini son job d'équarisseur. Les époux supputèrent sur le nombre de sacs-poubelle nécessaires pour se débarrasser du corps en morceaux ou sur les endroits où il les balancerait. Ils ne le pensaient pas assez stupide pour les flanquer dans les bennes à ordures collectives du sous-sol. D'ailleurs, ni Charles ni Linda n'étaient partants pour aller fouiller les conteneurs avec des gants en plastique à la lumière d'une lampe-torche.

Les jours qui suivirent n'apportèrent pas davantage d'informations supplémentaires mais Charles et Linda avaient remplacé l'alcool par le sexe et l'indifférence par une affection renaissante et c'était toujours bon à prendre pour l'un et l'autre, surtout à leur âge. Deux semaines et deux jours après le « drame », comme ils disaient, on frappa à la porte de l'étage au-dessus. C'était un samedi après-midi. Charles et Linda écoutèrent la discussion qui semblait animée. Ils n'arrivaient même pas à en saisir le sens général, ce qui les amena à des suppositions supplémentaires.

— Ils n'ont pas eu de nouvelles de la morte depuis quinze jours, ils sont venus voir, émit Linda.

— Oui, c'est sûrement la belle-famille, acquiesça Charles. On a bien fait de pas avoir prévenu la police, c'est à eux de le faire.

— Tu as raison chéri.

— Toi aussi *baby*.

Un mois après le « drame », le château de cartes s'effondra. La femme était revenue. Le bruit caractéristique de ses pas retentissait à nouveau sur le carrelage. Ils en eurent rapidement confirmation en croisant dans le hall d'entrée, à la descente de l'ascenseur, le couple formé par l'assassin et sa victime présumée. Charles et Linda se sentirent bientôt comme amputés de quelque chose. Charles était néanmoins heureux de son « initiative », ne pas être allé voir les flics. Linda était tout de même rassurée pour la voisine, même si elle était déçue de s'être fait un film pour rien. Ils reprirent doucement leurs vieilles habitudes, les chips, les

bretzels, le bourbon, le vin blanc, leurs engueulades et le reste. Ils se demandaient souvent ce que le type avait bien pu scier dans la baignoire à deux heures du matin. Peut-être le meuble qui était tombé, allez savoir. Quand c'était calme en haut, Linda et Charles prenaient le relais et se disputaient plus ou moins violemment pour des brouilles. Néanmoins, ils continuaient à faire l'amour au gré des engueulades des voisins. Plus ça gueulait et ça frappait au-dessus, plus il y avait de bris d'objets ou de coups dans les murs et plus Charles et Linda se déchaînaient au lit.

Et puis ça finit par se calmer au quatrième et dans leur chambre aussi.

MESSAGE D'EN HAUT

Eléa Ma

La chiure de goéland arriva, rassemblée, précise, dans son œil ouvert qui contemplait la lune matinale qu'on avait *encore* oublié d'éteindre.

Jean-Jacques Miche, 53 ans et 392 jours était représentant en vin de messe chez Vaticuse, le leader des exactions en tout genre depuis l'an zéro. En fait, le vin de messe, c'était une couverture. Sa fonction, chez Vaticuse était plutôt de vérifier l'usage des mots-valises et d'évaluer la sincérité et le degré de sommeil des entités locales. En tant que représentant en vin, il s'infiltrait dans les divisions territoriales, évaluait l'attitude émo-corpo-neuro-psychopathologique des chargés de mission locaux puis rédigeait un rapport précis qu'il archivait dans la boîte 765 647952 777 EB prévue à cet effet.

L'archivage immédiat permettait la diffusion instantanée de l'information dans les mille mondes potentiels. L'action dans la matière était simultanée et ce qui ne devait pas exister n'avait pas existé. Aucune trace. Le mal était ainsi éradiqué *avant* la racine.

Jean-Jacques Miche aimait bien son travail parce qu'il était opérationnel, répétitif et qu'il y avait quelque chose de définitif dans tout ça. *Oui, un goût de finitude, c'est ça.* La satisfaction du travail bien fait, en entier. Apporter sa pierre à l'édifice comme on dit, et avoir son petit rôle à jouer là-dedans était finalement très excitant. En plus, simplifier le monde autour de soi en éliminant ce qui dépasse était beaucoup plus facile que d'harmoniser le monde

chaotique de l'intérieur. C'était une évidence. La matière épaisse est bien plus facile à transformer. C'est clair. Jean-Jacques ne comprenait pas pourquoi cette nouvelle politique de confinement avait été si longue à mettre en place chez Vaticuse.

Bref, il fallait nettoyer la chiure d'oiseau et éliminer ce goéland. *Il faut vraiment tout faire soi-même.* Parfois cela irritait Jean-Jacques. Cela dit, il ne pouvait pas trop se plaindre car les oiseaux se faisaient quand même de plus en plus rares. Là encore, la politique de confinement avait porté ses fruits en effaçant des mille mondes potentiels chaque oiseau touché en plein cœur *et* en plein vol par une flèche au Paraphrene®. La double difficulté était de les toucher en plein vol *et* en plein cœur. Mais Jean-Jacques était un bon tireur, il adorait les défis et puis, agir pour le bien commun, ça l'exaltait. C'était sa vocation, faire le bien. Pour lui, certes, mais surtout pour les autres. C'était très satisfaisant. Quand il arrivait à tirer plusieurs oiseaux dans la même journée, il se sentait utile et important. Souvent, au crépuscule de ces jours-là il caressait longtemps son sexe puis le plongeait avec délice dans la machine à jouissance certaine.

Jean-Jacques avait nettoyé la chiure mais il restait comme une trace dans son œil qui modifiait son regard. Il en était extrêmement contrarié. Les changements, les variations, Jean-Jacques il pouvait pas. C'était vraiment trop pour lui. Et il y avait toujours le risque que ça ne finisse jamais. Et, pire, que ça se reproduise.

La trace était couleur orpaline. Jean-Jacques se figea, pris d'une terreur incommensurable. Il avait entendu la veille aux infauxrmations que les éclats d'orpaline étaient *la* nouvelle arme redoutable des habitants de la faille, le peuple terroriste le plus dangereux de l'histoire de la planète Ici. Ils venaient d'Ailleurs et c'était bien là tout le problème. Ailleurs c'était sans fin, sans limites ni contours précis. C'est bien ce qui terrorisait Jean-Claude. Et voilà que lui, connoyen honnête, altruiste et plein de valeurs ; épris de justice et engagé dans son quotidien pour le maintien d'un monde stable et ordonné, pour le droit de chacun à vivre dans un environnement sûr (droit disconstitutionnel et aternational qui plus est), était pris pour cible. La vie était *vraiment injuste.*

C'était la fin de quelque chose. La fin de la fin. Jean-Jacques en eut la certitude mais cette fois c'était une certitude profonde, complexe, qu'on ne peut décrire avec des mots. Il faut la ressentir.

Il avait entendu la veille que l'orpaline, une fois fichée dans le corps, ouvrait un passage vers Ailleurs qu'il était impossible de refermer. Ceux d'Ailleurs disaient que c'était une toute petite ouverture bordée de mercure, une blessure du cœur. Jean-Jacques, le cœur, il ne savait pas ce que c'était, il savait juste que le premier geste à accomplir par tout connoyen chaque jour au réveil était le nettoyage des émotions et le scellement du cœur. C'était pour éviter les débordements à Ici. C'était obligatoire et tout manquement était passible de libération immédiate. La terreur que faisait planer l'idée d'une telle sanction chez tous les connoyens suffisait à maintenir l'ordre.

Les connoyens touchés par l'orpaline finissaient invariablement par rejoindre le peuple de la faille. Aucun traitement nucléo-physico-ablato-chimico-stérile d'Ici n'était de taille. Une tragédie pour Ici tant l'ombre d'une épidémie était effrayante et dense.

C'était la fin, la vraie. Jean-Jacques Miche le sut en un éclair. Cet éclair, vert, s'insinua dans son corps et une douce vibration prit place, explorant chaque recoin de cet espace que Jean-Michel Jacques n'avait jamais perçu avant. C'était différent. Il leva les yeux et, pour la première fois, fut ému par cette lune de jour improbable et ses reflets d'argent, scintillant sur le bleu électrique du ciel.

IMAGES MANQUANTES

Amélie Durand

Vers la mi-avril 2019, dans une ruelle de Pont-à-Mousson, des éboueurs trouvent à quatre heures du matin un nouveau portrait du Président de la République. Sur cette image, il est de profil et semble adresser un fin sourire à une personne hors champ. Sa main est près de son cou, une cigarette Gitane entre deux doigts. Derrière lui, un groupe de jeunes gens attablés discute. Une femme parmi eux, les sourcils froncés, le regarde.

Le portrait gît sous sa marie-louise, vitre brisée, dans un caniveau. Avant de le ramasser, l'un des éboueurs, Alexandre Brun, qui a pu nous rejoindre ce soir, le photographie, tel quel, avec son téléphone. *Sous quel angle est-il le plus beau ? Le plus présidentiel ? Quel est le bon profil du profil ? Je veux prendre une bonne photo de photo.* Ses collègues le pressent. *On n'a pas que ça à faire.* Le photographe a juste le temps de poster sa prise de vue sur les réseaux sociaux, récoltant en quelques secondes la bagatelle de 2534 likes, avant que ses collègues ne ramassent l'objet. Le portrait passe trois jours au sommet d'un casier métallique, dans le vestiaire de l'équipe du matin, avant de disparaître.

Le 28 avril 2019, Gabrielle Reys, présentatrice de la radio musicale NEO, quitte à vingt-deux heures les studios de la station, en compagnie d'un autre présentateur et du technicien du son. Ils vont au restaurant Piazza Granda, où ils se partagent trois portions de pizza et trois petites bouteilles de vin rosé. Le présentateur est le premier à prendre congé. Gabrielle Reys et le technicien du son, Thomas Fliche, décident de rester bavarder un peu plus longtemps.

Gabrielle Reys se rend alors aux lavabos.

Appuyé contre la poubelle du toilette dans lequel elle entre se trouve un autre portrait du Président. Cette fois, il s'agit d'une photographie en noir et blanc où il apparaît de trois quarts. L'air craintif, la barbe broussailleuse, il porte les cheveux au carré, une mèche grise relevée sur le front. Le blanc de ses yeux n'apparaît pas ; ses deux orbites sombres lui dessinent comme un masque de panda. Une tache brune macule le cliché au niveau de son sourcil gauche. Le passe-partout est moucheté d'or.

Avant de ramener le cadre au patron de la pizzeria, Gabrielle Reys le photographie tel qu'il est posé, contre la corbeille en fer blanc destinée à recevoir les serviettes hygiéniques des clientes. Cette image, *tweetée* et *retweetée*, fait l'objet de nombreuses interprétations car elle représente le Président à un âge estimable alors que celui-ci, n'est, en réalité, âgé que de quarante et un ans.

Le patron du restaurant, Gianni di Maggio, amusé, conserve le cadre suspendu au dessus de sa caisse jusqu'au 3 janvier 2020, date à laquelle le Chef de l'État ordonne que soient rassemblés et archivés tous les documents, matériels et immatériels, relatifs à cette affaire – et en particulier les photographies elles-mêmes.

Au mois de juillet 2019, Roger Breta, enseignant retraité, reçoit à son domicile de Crozon cinq lettres d'amour d'affilée, écrites par une personne qui dit être une jeune fille, aimer Roger depuis cinq années et se nommer S. Dans la dernière enveloppe est glissée une photo de classe du Président sur laquelle il apparaît en dernière rangée, la main posée sur l'épaule de sa camarade de devant, une écharpe bleu marine lui couvrant entièrement le menton. La fille de Roger Breta, Flore, en vacances chez lui, interdit à son père de détruire les lettres et la photo du Président. Désœuvrée, férue de littérature policière et de graphologie, elle se prend de passion pour ces lettres et souhaite enquêter elle-même sur leur expéditrice anonyme.

Avant que l'été ne se termine, ses recherches ayant avancé, Flore Breta fait le trajet en train jusqu'à Rouen et y identifie Shokou Saeidi, une adolescente maigrichonne aux cheveux châains brûlés par le soleil des vacances, ayant toujours vécu à Rouen, comme étant celle qui écrivait des lettres d'amour à son père. Elle se présente donc chez ses parents pour leur demander comment leur fille a pu se procurer une photographie du Président enfant. Shokou Saedi serait amoureuse de son père, Roger Breta, depuis l'âge de douze ans et, sans l'avoir jamais vu, lui aurait envoyé tout l'été des lettres brûlantes, dont la dernière contenait une nouvelle image du

Chef de l'État. Elle agite ladite photo sous leur nez. Les parents de Shokou Saeidi démentent sans demander à leur fille de venir saluer cette visiteuse et font sortir Flore de chez eux manu militari. Ils ne la raccompagnent pas jusqu'au portillon de leur jardin.

Honteuse, Flore Breta réalise enfin que la solitude et le désœuvrement des mois derniers l'ont conduite à des raisonnements minables. Elle enfouit la photo de classe sous le tas de feuilles mortes, à l'entrée du jardin de la famille Saeidi, avant de disparaître de leur vie.

Dès le matin du 27 février 2019, Graziela Raytcheff, célibataire, employée d'une boutique de vêtements siglés DERVD sur le cours Jean Jaurès, à Avignon, avait trouvé en prenant son service toutes les étiquettes des chemises du magasin remplacées par des clichés polaroid représentant le Président vêtu de ces seules chemises.

Dès février 2019, le Président n'avait pu ignorer le phénomène : la réaction de son épouse, en tout premier lieu, avait été cyclonique. Puis il avait fallu supporter les commentaires des *instagrammeurs* et répondre à diverses marques de prêt à porter, qui lui avaient proposé de poser *pour eux aussi*, afin de bénéficier à leur tour du sursaut qu'avait connu la vente des chemises DERVD.

Le 28 février 2019, dans une conférence de presse spécialement dédiée, le Président avait dû préciser qu'il n'avait *jamais posé, avec ou sans pantalon, pour aucune marque de chemise*, et qu'il ne souhaitait pas se transformer en icône de mode. *Il s'agit certainement du travail de retouche photographique d'un artiste particulièrement doué, doublé d'un serrurier hors pair*, avait-il ajouté, espérant terminer sur une note légère. Le Président s'était ensuite assuré que les 143 clichés polaroid trouvés dans la boutique DERVD soient incinérés par les agents de son service de communication.

En rentrant chez lui, le soir qui suivit la conférence de presse, il n'avait pu que constater cette manifestation bizarre : il ne voyait plus, ne ressentait plus, ne percevait plus une certaine partie de son corps, située peu ou prou entre ses genoux et son nombril. Mais, une fois vêtu d'un pantalon, il pouvait fort bien donner le change, le mouvement de la marche et une espèce de coussin d'air formé au niveau des hanches se conjuguant pour lui donner, habillé, la même silhouette que celle habituelle.

C'est pour cela, Mesdames et Messieurs, que le Président n'a pas souhaité rapporter son trouble à son médecin, le soir du 28

février 2019. Puisque ce léger handicap ne l'empêchait pas encore d'occuper ses fonctions, il n'a pas souhaité inquiéter la France. Il n'a pas souhaité inquiéter les Français. C'est encore pour ne pas inquiéter les Français qu'il a décidé de traiter avec légèreté ces actes que nous pourrions aujourd'hui qualifier de microterrorisme. C'est pour ménager la France qu'il a juste demandé à tous les Français, lors de sa conférence de presse du 4 juillet 2019, de brûler, simplement, toutes les photographies personnelles le représentant qui pourraient être trouvées dans les lieux publics.

Si le Président nous a par la suite demandé à tous, le 3 janvier 2020, au premier sommet du Microterrorisme co-organisé par Nature & Découvertes, Frontex et Osons le Terroir, de ne plus rien brûler mais de livrer aux maires de nos communes toute photographie de lui et tout document, matériel ou immatériel, concernant cette affaire, c'est qu'il avait, vous vous en doutez, une bonne raison.

Cette raison, Mesdames et Messieurs, le Président n'a pas souhaité en faire part à tous les Français. Encore une fois, il a souhaité les protéger de ce qu'ils ne pourraient sans doute que mal comprendre. Cette raison, le Président a souhaité n'en faire part qu'à vous, rassemblés ici, dans le secret du Studio de Photographie du Palais de l'Elysée.

Cette raison, la voilà : au fur et à mesure qu'au cours de l'automne 2019 ont été brûlées des photographies le représentant, le Président, ici présent – bien que vous ne puissiez le voir –, a perdu d'abord ses hanches et son ventre, ses cuisses, ses genoux, puis ses avant-bras, sa voix, ses oreilles et ses pieds.

La disparition de son visage a coïncidé avec la date à laquelle la famille Seaidi, ici présente, a incinéré le tas de feuilles mortes dans lequel se trouvait ensevelie la photo de classe où le Président apparaissait adolescent.

La perte des épaules a eu lieu, d'après nos services, le soir où Olga Zarkhin, ici présente également, brûlait au briquet une photographie représentant le Président en maillot de bain, ramant à bord d'un canot pneumatique jaune de marque Youpla, aux abords d'une plage de l'île de Ré, qu'elle avait trouvée sous sa bière, faisant office de sous-bock.

L'évanouissement de la poitrine est survenu quand Elysée Charles, jeune avocat frais émoulu de l'université Paris Dauphine, qui a pu nous rejoindre ce soir également, a roulé et fumé chez lui

une photographie représentant le Président en train d'embrasser fougueusement une jeune personne rousse et belle, dans une brasserie qui doit certainement être la Closerie des Lilas, à Montparnasse. Il avait trouvé le cliché dans la poche de la veste qu'il venait d'aller chercher au pressing.

Mesdames et Messieurs, le Président n'en est qu'à la fin de la deuxième année de son mandat. Il nous faut lui redonner corps et voix ; il nous faut redonner corps et voix à la République. Si nous vous avons convoqués ce soir, c'est parce que comédien.ne.s, sosies, témoins visuels, professionnel.les de la communication, photographes, retoucheuses, retoucheurs, scénographes, metteuses en scène, vous êtes, ensemble, aptes à recréer des photographies en tous points semblables à celles qui ont été brûlées par erreur au cours de l'automne. Vous êtes aptes à recréer le corps du Président.

Notre équipe d'experts est constituée du Docteur Philippe Edins, spécialiste en droit à l'image diplômé de la Faculté de droit de Lille, de Maître Nonoh, marabout-voyant-guérisseur-trouve la solution à toutes vos difficultés-amour-chance-commerce-impuissance sexuelle-attraction clientèle, et du Professeur Herb Wallingford, chirurgien en reconstruction faciale spécialiste des soins aux grands brûlés, diplômé de l'Esthetic Institute de Stanford. D'après eux, seule une parfaite reconstitution des images incinérées à l'automne 2019 permettra au Président de retrouver voix et corps.

Chacune des personnes ayant vu l'un des clichés brûlés devra cette nuit le décrire dans les moindres détails à notre équipe artistique. Alexandre Brun, Graziela Raytcheff, Gabrielle Reys, Flore Breta, Payam et Mandana Saeidi, Olga Zarkhin, Elysée Charles, Gianni di Maggio et tous les autres, nous comptons sur votre mémoire. Vous pouvez aussi vous référer aux reproductions postées sur les réseaux sociaux ; le studio photographique est équipé de la *wifi*.

Nous mettons à votre disposition quinze parfaits sosies du Président, pouvant le représenter à tous les âges de la vie, ainsi qu'un groupe d'actrices et d'acteurs de tous âges et de toutes physionomies. Nous avons fait amener au studio dix tonnes sable de l'île de Ré, toute la collection automne-hiver des chemises DEVRD, une table de pique-nique, une nappe à carreaux, une banquette de cuir rouge, un grand miroir, un comptoir en zinc, une écharpe bleu marine, des cigarettes de marque Gitane, une vingtaine d'adolescents de bonne famille, un maillot de bain, un canot pneumatique de marque Youpla, des cadres, des passe-

partout, des maries-louises. Nous avons réhabilité pour l'occasion le laboratoire de développement photographique du Palais.

Vous travaillerez sous le contrôle du Dr Edins, de Maître Nonoh et du Pr Wallingford, mais aussi du Président lui-même qui, si vous ne pouvez le voir ni l'entendre, se tient pourtant ici-même, au centre du laboratoire, dans le grand fauteuil blanc qui meublait jadis son bureau. Vous pourrez à tout instant vérifier, en regardant en direction du fauteuil, les effets positifs de vos développements photographiques sur le corps présidentiel.

Étant donnée l'urgence et l'importance de la situation, nous avons le regret de vous faire savoir que nul d'entre vous ne sortira du Palais tant que le Président n'aura pas recouvré au moins son visage, son buste et sa capacité d'élocution. Nous vous souhaitons bon courage et bonne nuit.

MRUK LE MANGEUR DE FEMMES

Rip

Ceux qui me connaissent savent combien que je m'intéresse à la vie et à la parole de Bouddha mais ceux qui me connaissent vraiment très très bien savent qu'au fond, j'en ai absolument rien à foutre. Mruk.

Mruk n'est plus un débutant, c'est aujourd'hui une créature dans la fleur de l'âge. Un biologiste turkmène a proposé une thèse selon laquelle l'obligation de manger du boudin noir aux repas de famille durant sa petite enfance est peut-être à l'origine de la violence légendaire de Mruk. Séduisante théorie qui n'est hélas pas totalement démontrée. En amour, Mruk dit souffrir autant qu'aimer, c'est-à-dire beaucoup mais pas longtemps.

À la base, Mruk est un enfant plutôt timoré. Son père qui a la réputation de toujours retomber sur ses pattes disparaît tout de même dans des circonstances mal connues alors que Mruk porte encore des couches-culottes. Sa mère, très dépressive, laisse entendre en geignant qu'elle sacrifie sa vie de femme pour son fils. Ce dernier passe pourtant l'ensemble de sa scolarité jusqu'au Brevet comme interne en école privée non mixte. Rien que des mecs. C'est un bon élève, brillant sans plus, ne s'intéressant réellement qu'au sport. Il est relativement populaire auprès de ses camarades et fait la fierté de son prof de gym qui l'engage dans toutes les compétitions sportives scolaires où il brille car il possède

des capacités physiques largement au-dessus de la moyenne malgré une allure chétive, et porte sur la première marche des podiums les couleurs de son académie. Un adolescent timide mais relativement bien incarné, athlétique et apparemment sans histoire.

Les filles, ce sexe encore tellement mystérieux, il a l'occasion de les apercevoir pendant les deux mois de vacances, l'été, chez ses grands-parents en Vendée, par la meurtrière.

« La première, je l'ai pas fait. C'était en colonie de vacances. J'avais 10 ou 11 ans. Une poupée de porcelaine. Blonde. On s'embrassait sur la bouche. Dans la journée, on se cachait dans les dortoirs déserts. On s'allongeait sur les lits. Parfois, on marchait main dans la main. On était bien. J'en tremblais. Sublime. Isabelle Briard, elle s'appelait, comme le chien. »

Du propre aveu de Mruk, la première fille qu'il « mange » est sa cousine, Christine, en août 1981. Un crime prescrit et jamais élucidé officiellement, dossier classé avec la mention « disparition ». Il est pourtant amoureux d'elle. Il la retrouve chaque été aux Sables-d'Olonne pendant le mois de vacances qu'il passe donc chez papy et mamy avec sa mère, son oncle, sa tante, ses trois cousins et sa cousine. Le club des cinq comme on surnomme les enfants de la famille. Dans son internat, Mruk fantasme toute l'année comme un mort de faim sur sa cousine en se polissant le chinois. Été 81, la *love story* platonique se fait plus tonique. Il a quatorze ans, elle, deux de moins. Ils flirtent en cachette, tout s'enchaîne, se précipite, bascule.

« Un soir, j'ai traversé la cour en chaussons pour rejoindre la dépendance où dormait Christine et je me suis retrouvé dans son lit. C'est la première fois que je doigtais une fille. Ça m'a fait une sensation bizarre, jamais je n'oublierai cette sensation. Comme si je mettais mon doigt dans... de la viande. Après, tous les soirs, j'étais dans son lit. »

Chaque fois, Christine voudrait protester mais elle le laisse faire. Pourquoi ? Est-elle impuissante, terrorisée, extatique ? Il parle de mariage, il est amoureux, il grandit. Elle dit qu'elle a peur de lui, de tomber enceinte ou pire, que son père l'apprenne.

« Perso, avec le recul, je l'analyse comme ça : la fois où j'ai failli me faire gauler par son père, c'est ce qui a tout déclenché.

Mon oncle me faisait vraiment flipper. Le beau-frère de ma mère. Une sorte de barje. Grand, balèze, fou, des poings de poseur de briques, qui se bat dans les bars, avec les flics. Christine a haussé le ton pour que je m'en aille et son père est venu jusqu'à la porte de la chambre. Je me suis téléporté sous le lit ». Elle a dit « tout va bien papa » et j'ai entendu les pas de mon oncle s'éloigner. J'ai eu chaud. Si cet enfoiré m'avait cramé dans la chambre de sa fille, j'aurais passé un sale quart d'heure. Elle a parlé en bredouillant de viol, j'ai pas trop compris, je trouvais ça exagéré. Elle a dit qu'elle me haïssait et m'a ordonné de quitter la pièce. Mon premier chagrin d'amour, ça m'a fait mal, j'étais fâché, contrarié. Moi qui étais prêt à élever des petits consanguins. J'ai quitté sa chambre. Je suis revenu une heure plus tard. Je l'ai cognée. Plusieurs fois. Je me sentais, comment dire, en excellente santé. Instinctivement, je l'ai emmenée avec moi, ailleurs ».

Jean-Michel Noël est un enquêteur de la police criminelle qui a traqué Mruk pendant des années sans jamais pouvoir l'arrêter. Les nombreuses interviews du fonctionnaire montrent l'immense respect qu'il éprouve pour Mruk. La tradition chez les enquêteurs veut que, lorsqu'un chasseur de femmes a tué sa première proie, il ne puisse plus s'arrêter. Avec la pratique, Mruk prend confiance et devient d'une astuce diabolique. C'est le tueur le plus insaisissable qu'on connaisse. Entre 1991 et 2003, il fait régner une terreur sourde le long de la route en ruban venant de la gare ferroviaire qu'empruntent les milliers d'étudiants se rendant à l'université de Villetaneuse et on pense qu'il tue au moins soixante-cinq personnes pendant cette relativement courte période. Certaines sources tenant à garder l'anonymat pour des raisons que le grand public, dont nous sommes pénétrera toujours peu ou mal, font état de quatre cents victimes. Quoi qu'il en soit, les autorités refusent toujours de communiquer sur la disparition de ces jeunes filles, mais aussi de quelques garçons, pour éviter, je cite, de « créer une psychose contreproductive dans la population ».

« Plus que la chasse, je n'aime rien. C'est comme ça, c'est plus fort que tout, je suis fait pour ça. Je ne vise pas n'importe quelle fille. Faut qu'il y ait un truc. C'est toujours un challenge. Je suis attiré par des filles qui ont du caractère, tu sais, les chieuses. Quand même pas hystériques. En tout cas pas ces filles faciles que tout le monde peut aborder et toucher avec ses grosses pattes dégueulasses. »

Mruk est un tueur prudent qui attaque des proies isolées et seulement si les conditions sont tout à fait favorables. À la différence des délinquants sexuels, il s'aventure rarement dans les chambres de la cité universitaire à la poursuite de ses victimes. On pense que Mruk attaque exclusivement des gazelles, le plus souvent jeunes, en pleine possession de leurs moyens, plutôt minces et élégantes voire guindées, mais certains garçons malchanceux ou stupides peuvent faire la mauvaise rencontre et devenir les victimes collatérales des activités criminelles de Mruk le mangeur de femmes. Dans tous les cas, les garçons sont attaqués sur le terrain même de Mruk. Si quelqu'un le surprend par un hasard malencontreux en pleine chasse, après une approche étonnamment prudente et polie, Mruk bondira sur la personne en une fraction de seconde et la tuera en lui ouvrant la gorge avec ce qu'on suppose être une lame de poche. Propre, sans souffrance. Une fois, Mruk a surpris un homme accroupi dans la végétation et l'a tué (sans le dévorer).

« J'avais une petite amie, j'étais maqué. Enfin pas vraiment. Cette petite Vietnamienne, je lui avais fait une déclaration d'amour officielle. La Viet', elle était trop contente. Elle se met à dire qu'elle aussi est amoureuse de moi et tout, que c'est génial en fait, et puis, *chaipa* pourquoi, peut-être pour fuir le bonheur, peut-être pour la mettre à l'abri, *chaipa* papa, tout était confus, *pask* elle était super mignonne ma petite Viet', je l'aimais bien, elle était douce et sexy à souhait, j'ai dit : *nan*, c'est pas vrai, excuse-moi, je plaisante, en fait, je ne suis pas amoureux de toi. Elle comprenait plus rien et s'est mise à chialer, la pauvre, tu penses bien. Je te demande pardon, je faisais, excuse-moi, je sais pas pourquoi j'ai dit que je t'aimais, c'est idiot de ma part, je ne voulais pas te faire de peine ! »

Dans un amphithéâtre, du haut de son piédestal, un éminent professeur d'éthologie révèle à un parterre d'étudiants subjugués que la validation des thèses sur l'évolution des espèces carnivores dépend de la réponse apportée à la question de savoir si les grands ancêtres respectifs sont des chasseurs ou des charognards ou les deux. Peut-être que Mruk s'est fondu dans la foule d'étudiants à la recherche de lui-même... et de sa prochaine prise.

Comme les exploits de Mruk ne sont pas rapportés dans la presse mais que les autorités craignent d'éventuelles fuites à ce sujet, tous les efforts sont entrepris pour mettre fin à sa carrière criminelle et sa tête est même mise à prix en off par les services

de police. Tout porte à croire que Mruk possède les neuf vies de la légende. Il s'échappe d'un fourgon de police sans laisser d'indice, une autre fois, il est enfermé dans un garage par sa victime mais la porte est rouverte par un gardien d'immeuble incrédule et Mruk s'échappe, traversant un groupe de badauds attirés par le remue-ménage. Il échappe à diverses traques, à plusieurs pièges. Il survit même à une volée de balles tirées à bout portant par deux agents placés en embuscade à l'entrée d'une passerelle dans le parc qui jouxte la faculté. Un jour, à la suite d'une tentative d'interpellation qui tourne mal, les mâchoires d'une pelleuse conduite par un policier se referment sur la jambe de Mruk à l'endroit précis où il manque une dent à la pelle. Mruk parvient à se dégager et à échapper à son poursuivant.

« À l'époque, j'étais au service militaire et je voulais me marier avec Florence. J'avais quoi, 19 ans. On baisait déjà depuis un moment, même si, de ce côté-là, j'étais toujours aussi timide et immature. Il y avait Arnaud, mon pote d'enfance. Mon meilleur pote. Presque un cousin. On partait en vacances ensemble, on faisait du sport ensemble, nos familles respectives se connaissaient. Après mon service militaire, je me marierais avec Florence et Arnaud serait tout naturellement mon témoin de mariage. Il était réformé, l'enfoiré. J'étais incorporé dans l'Est, une caserne en Forêt Noire. J'étais sergent et j'en jouais. Un vrai tombeur. Mais à cette époque, j'allais pas au bout. Je l'avais pas encore fait depuis Christine. Un soir, après le service, je fais la connaissance d'une cougar perdue et bien pétée dans un bar de Strasbourg. Elle me propose de monter chez elle, je lui emboîte le pas. Et puis, va savoir pourquoi, quelque chose qui ressemble à l'instinct de survie, elle prend peur au dernier moment et me claque la porte au nez en fermant à sextuple tour. Je me retrouve comme un con sur le palier. Repos Sergent. »

Mruk est un tombeur de femmes qui vit à proximité de ses victimes. Il a appris à bien connaître la mécanique féminine.

« Je rentre de permission et Florence m'annonce que c'est fini. Elle avoue avoir rencontré quelqu'un, bref, qu'elle m'a trompé à maintes reprises avec un type pendant que je faisais le *golmon* en uniforme sous les drapeaux. Le monde s'écroule, le sol s'ouvre sous mes pieds.

Me faire ça à moi, un soldat, un sergent qui tous les soirs se tire sur la nouille en pensant à elle ? Pourquoi, Florence, pourquoi tu dis des choses comme ça ? Tu n'as pas pu faire ça ! Petite garce,

c'est impossible ! Ok, Florence, je me calme. Je suis calme, regarde comme je suis calme. Bon, dis-moi, Florence, dis-moi seulement le nom de l'enfoiré avec qui tu m'as trompé, pour qui tu me quittes, et tu n'entendras plus jamais parler de moi, je te le promets. Flo, quand je fais ce genre de promesses, je les tiens toujours. Je le connais ? Comment ? Arnaud ? Ah oui, bien sûr, mon meilleur ami, mon témoin de mariage. Arnaud, mon seul, mon dernier ami. »

Les spécialistes savent très peu de choses sur le comportement des mangeurs de femmes, leurs caractéristiques physiques, l'étendue de leur territoire de chasse. Furtifs, silencieux, invisibles et urbains, ils ne laissent pas d'indices de leur passage. La police retrouve parfois des cadavres mutilés mais pas systématiquement. On a bien quelques témoignages directs mais rares sont ceux qui ont pu voir un mangeur de femmes et rester en vie. Le plus souvent, on ne retrouve rien. Les experts croient savoir que le mangeur de femmes peut coopérer avec des groupes de chats harets pour le partage des proies mais rien n'est établi.

« Lui, j'ai d'abord eu envie de l'égorger mais j'ai changé d'avis, j'ai préféré enterrer vivant ce fils de pute après lui avoir fait creuser son propre trou. Je l'entends encore chialer et supplier comme un merdeux pendant que je l'ensevelissais en rythme. Mruk, *nan, nan*, je t'en supplie, tu ne peux pas faire ça, *ouin ouin*, c'est moi, ton cousin ! Il regrettait là, ah comme il regrettait sa trahison. Tu m'étonnes. Il aurait vendu son connard de père et sa salope de mère pour sortir de ce merdier, il pissait et chialait dans son froc. *Pff*. Il en revenait pas de ce qui lui arrivait. Hé oui mon ami, mon meilleur ami, mon témoin de mariage, tu vas crever « sans témoin » comme un gros connard, fallait y penser avant de baiser ma femme ! *Nan* mais sans déconner. Les morceaux de Florence n'ont pas tardé à rejoindre son nouvel amoureux dans la glaise. Unis pour toujours dans l'au-delà comme Roméo et Juliette, plaignez-vous, tiens. »

La question n'est pas tant de savoir comment Mruk va continuer et finir sa carrière de mangeur de femmes mais pourquoi la nature a engendré un tel archétype de prédateur, un tel équilibre ? Et aussi, combien sont-ils réellement, les mangeurs de femmes comme Mruk, à couvert dans la jungle urbaine et dans les dossiers top secret des forces de l'ordre ?

Il y a bien cette thèse surhumaniste du très darwino-lamarcko-nietzschéo-mafésolien Professeur Kodomonokao, de l'université

de Tchernobyl, qui nous fait remarquer que l'humanité, structurellement grégaire, tribale et s'étant débarrassée des grands prédateurs dangereux partout où elle s'est installée, a pu développer une forme d'auto-prédation régulatrice pour continuer à flatter, entre autres, son instinct violent lié à l'intérêt personnel, vecteur principal du vivant. Car tout se paye dans la nature, rien n'est gratuit. C'est l'équilibre général qui prime. Nul besoin d'empoisonner les foules pour réguler la démographie. Préservation, pas conservation. Un angle intéressant comme les seins d'une déesse. Je dirais que cette thèse a du chien. Du Briard.

« Florence, cette pute, elle, ça m'a définitivement transformé. Elle aurait peut-être pu toutes les sauver mais bon, *nan*, je pense pas... »

13 BONNES NOUVELLES DE L'UNIVERS

QUI NE L'EMPÊCHERONT PAS DE S'EFFONDRE SUR LUI-MÊME

Perrin Langda

...

si notre
monde
s'éteint
ce sera
dans l'insouciance
et la douceur pour
quelques chanceux

...

oui les deux hémisphères
de mes joues se réchauffent
près de toi

...

mon fils
ce dictateur en herbe
vient d'être renversé
par une démocratie provisoire
qui n'a que quelques jours

...

enfin
les pigeons
ont cessé
de bombarder
le pare-brise de
notre caisse

...

les scientifiques ont découvert une planète paradisiaque
aux confins du néant infini de notre solitude universelle
on y accède en songe

...

l'ours polaire en peluche
n'est plus en voie d'extinction
depuis qu'on a changé ses piles

...

je crois avoir trouvé la parfaite tête de Turc
le bouc émissaire idéal de toutes mes tuiles
c'est moi

...

arrêt total
des émissions de nazes toxiques
sur une période d'au moins vingt ans
obtenue après de longues négociations
entre ma femme et moi
nous avons signé un accord
destiné à la préservation
de notre
egosystème

...

cinq cents
volcans
de haine
cent mille
tsunamis
de larmes
je reste zen

...

d'accord c'est que des pages virtuelles
mais les humains partagent au moins

...

racisme
guerres de religion
ou lutte des classes
n'existent pas parmi les fleurs du parc
seulement les pissenlits ont un peu l'air
de prendre le dessus sur les pâquerettes

...

tout
va bien
il reste juste encore assez de banquise

et de petits morceaux d'icebergs gelés
dans le regard froid
de ma directrice pour
me liquéfier entièrement

...

les forces du bien ont remporté la guerre
contre les fourmis et punaises du balcon
à coups de pistolet à eau

...

la paix
dans le
moindre
effort

...

CRISE DANS LA CELLULE DE CRISE

Antonella Eye Porcelluzzi

1. CONTACT

mar 8 fév 2019 18:21

Hi Tom welcome

I saw your film activity on your page, I am a film-director too, please tell me about it and where to you live, and why did you contact me, thanks

Hello. Because I was interested in you. The movie is an sf movie set in the near future. We screened in Germany and various countries.

*Where are you living
did you see something of my films?*

tokyo

ok

yes

I'm in Marseille

its great

really?

yeah

what did you see

h t t p s : / / w w w . y o u t u b e . c o m / c h a n n e l / UCB63eIltCHQ919T5D_2cU0w

do you know this

*there are many
and also the secret ones*

Aimez-vous Andy Warhol, n'est-ce pas?

*oui, mais il n'est pas mon préféré, mais je l'aime
tu parles de la structure, de la couleur
many painters influence me
in Beat Hotel ce sont les Flamands of course, je
l'ai réalisé à Bxl*

J'aime aussi les images
expérimentales. Warhol et Jonas
Meecs. Mon truc préféré est le
léos curacs.

*ah ouii
he is a painter yes
Have I to pay to see some film of yours?
or tell me where I can find links?*

Je ne peux pas le voir. Je ne l'ai
pas téléchargé sur le net. Je
prévois de le publier en 2020.
Mon film est une trilogie. Je vais
probablement le publier en France
aussi.

alors regarde les miens pour l'instant

Je vais faire un troisième film
cette année aux Philippines.

*I know I ll like your film
I think we need to exchange
sure i like your film*

why?

*and I have a good link to japanese culture
for what we do
exchange to improve our work and discover things*

I see. I like French writers. Celine,
Artaud, Breton etc
Certainly there may be new
discoveries. What kind of place
are you interested in Japan?

*I think all the island interests me
tu sais le premier Murakami Ryu, Les Bébés de
La Consigne Automatique? the first part is on the sea
somewhere
sorry I have to leave you I'll come back later*

I have been to most countries, but
I have never been to South
America and Central America, so
I want to go there someday.

*thanks for contacting me and making me compliments,
it's not every day*

I was in Brasil, and Guatemala

great

I'll be back

ok!

i wanna go Brasil!

I could live in Brasil, very difficult and wonderful country

oh i wanna fo there!

Is France a nice place for you?

no

no contact

why?

in cultural terms

I'm too much into research and avantgarde

and I don't like what is produced, it's really weak

There are lots of good film
directors. Godard. Karax. Margrid
Duras.

it's not like that anymore

now it's just copy of copy of shitty things

I'm severe, I know

but I learn everyday

and I learn also to create my international environment,

so I can breath

oh so sick!what do you think
about Xavier Dolan

*my films are not seen nor appreciated in France, I'm
moving more, I'm travelling, trying to find the persons
helping me to diffuse my work*

Xavier Dolan is fine, but not extra I believe

he is good

but he is canadian, right?

yes i checked, he is canadian

I see. France is not a nice country
so far. For you. For me, Japan is
not a nice country. The level of
culture is low.
really?

I thought it was French.
*so Japan is low culture for you, I believe you, even
if I have another impression, maybe to much pop
commercial culture?
even if it's esthetically really great I believe it's boring
it's not easy to find a japanese who speaks french,
did you live here? where? how long?*

Il n'y en avait que quelques-uns à
l'École nationale des arts
française. Je suis juste sorti parce
que je m'ennuyais. Cependant,
bien que je puisse écrire et lire, je
ne peux pas parler.
6 month

*tu écris bien pourtant
tu étais où
à Paris?*

oui paris!

*Paris is nice
in Marseille is nature, the sea
Marseille is like Rio, poors and few very richs,
wonderful nature
dangerous city*

Connaissez-vous l'écrivain
Jacques Vaché ?

non

oh its like a beautiful place

surrealisme, ah

Je le traduis. Connaissez-vous
André Breton?

oui

I'll look for Vaché, thanks a lot

Jacques Vaché est un grand homme
qui a inventé le surréalisme.
Cependant, ce n'est pas bien connu.

ça doit être ça

André Breton l'a utilisé. Il est
vraiment incroyable.

je chercherai ses livres, promis

merci

*tu n'aimes pas Tokio, et tu voyages, pourquoi
les Philippines pour ton prochain film?
ceci dit, le peu que je connais du cinema des*

Philippines, ils sont vraiment bons

(I saw the time in Tokio, it's 04:30, not? it's 20:53 here

Parce que les prix sont bon marché
et qu'il y a beaucoup d'endroits.

Manille Slam. Vous pouvez

prendre des films colorés

internationaux. De

plus, je vais tourner un peu au

Japon.

Je travaille toujours la nuit.

night is magik

do you know merzbow

<https://www.youtube.com/watch?v=M5OwfbM6vmQ>

his latest album

you know I have a mixed work film-music-writing,

I'm using my voice a lot since a little while, there are

nice disks coming out, with my voice and text

this makes me happy

if you don't know merzbow you have to search about

him, he is japanese

I know. I have been to his live.

thats great!

you know his story? very colored

i dont know

porn and comix and mafia, he has done everything in his life

I'm feeling tired, I'll go sleep soon, maybe I cached a cold

good new day

sorry i will back to my work

see you soon

nice conversation!!!

mer 14:44

LINK PHOTO

Tom, are you this man?

no

ok

LINK PHOTO

writer, producer

I cannot read japanese..

sorry i will make profile.but i didnt
time.

my production

do you produce more than being the film maker, is it right

directori is y h

I saw that
ahaha you are welcome
wish you produce me
have a nice night work

director

thanks

2. PROPOSITION

jeu 15:21

*Tom, I make a proposal to you: there is NOBODY
who tells me my films are great and that I'm important,
as you told me, we shouldn't waste this meeting.
I'm shooting a new film I might be able to show
you something at the end of April*

jeu 19:53

Is it a new project! I'm looking
forward to. What kind of idea is
that? Will you exhibit at the
International Film Festival? I will
be able to take a consultation.
Would you please send me your
work so far?

*I am writing, and waiting for an actor who is
going to come to Marseille in March
it would be wonderful to work with you,
I know this inspires me
bad news is that I don't send normally my films
to festivals, I have no time and no money for it,
I make my films with almost zero money, I live
with very little and many people participate to
my work, so it works
but with you we can act differently
and send to festivals
I will be able to show some images at the end of april
I want to send you the english text of the poem by Dante,
so you can read it if you like*

It is impossible to make a movie
without money at all. If you do
not exhibit it at the International

Film Festival, your work will not be recognized forever. I just end up forever. I just end up with self-satisfaction. Therefore, it is necessary to exhibit at the festival. After that, we must start off at a movie theater.

Movies cost money. At least fiction is impossible.

A documentary does not cost so much.

*I finish what I wanted to say: if you are with me
we can act differently, and have money the next time
I don't make documentaries !!! experimental fiction
the thing with theater.. I was thinking about this for
another project, I'm very interested*

There are many excellent film festivals in France. And also the system of subsidies. You should apply for it.

I made the first piece for \$ 3,000. It is impossible to make good works even with less money.

*it's a long story, I was very appreciated
when I started, then I stopped in a vampire structure,
and I am re-building, it's fine now
I know I know*

I need the minimum money to produce.

I produce

You should write the scenario properly and find a nice photographer, use black magic or gh4. Steady composition of the story. It is necessary to clear the problem. The minimum budget is necessary to take a movie.

*I'm not making my first film Tom !! I accumulated
so much experience, this film will be very intimate
I don't ask you anything else now than wait for the
film I gonna show you end of April, are you ok with that?*

Of course, that's fine. I am looking forward to your work.

GREAT!

3. NOUVELLES

ven 13:46

Hi Tom, sorry, but I just knew I can depose a project for financement, I should be fast, I have two weeks to depose would you write me a letter stating the way you participate to the project? I have no guaranty the project will be accepted, or accepted for less money tell me

ven 21:00

I do not know when that job will be accepted by the time. Now I am doing three projects and French translation. What I can do for you is limited. I'm sorry. Film festival depends on your style, so it can not be said at the present time.

*I understand Tom,
we stay as we said, I will show you my film end
of april, and we will talk further, I know your eye is good*

I am outstanding ability to see people's talent. Please look at your film and let me judge.

*you already understood my talent, that's what you
told me I wont delude you, promised
thanks a lot for your presence, it's a pleasure*

However, I am very busy. I do not know if I can do it by the time.

???

I must have misunderstood you, I'm sorry

I think that I can do it if I have time

*si tu veux faire une pause et jeter un œil, ici
mon projet, je travaille aussi aucune obligation !!!
you are not obliged of course
je ne veux pas t'interrompre
travaille bien*

Oui, c'est presque fini. Peut-être
publier au cours de l'année. Je
dois faire des films et je suis
occupé.

merci!

Tant que vous lisez votre idée,
il s'agira probablement d'un
film expérimental. C'est moins
souhaitable. Le festival du film à
exposer est limité. Vous devez
faire autant que possible
l'originalité et inventer l'histoire.
Je n'ai jamais lu Dante.

sam 18:13

Tom tu es loin, il faudrait écrire ensemble ;

next film, this time I make another experimental Dante

sam 21:52

Combien coûte le budget?

if you count my work 10000

dim 00:21

If I undertook the work 2000
euros. Scenario is 1000 euros.
Produce is 1000 euros. I have no
experience working with overseas
crew. I can write it, but I cannot
speak French and English well.
English is a level that can manage
somehow.

dim 03:28

Also, I do not have confidence in
my language skills if I do a
screenplay. Can I hire a writer to
sushi suzuki like that? he is
famous writer I am also familiar
with Dante. French can also be
perfect. At 1500 euros. Then you
will be able to do something nice.
<https://ja.wikipedia.org/wiki/%E9%88>

Try translating it into English. He
is a career.

dim 10:30

*Cher Tom, merci beaucoup, je prends note
you know it was funny I was informed of a japanese
class in marseille two days ago, it never happened
before, but I still don't know if I will have the time
to attend it*

Do you film movies? Do not you
take film? Can Suzuki participate
in the script too? If you also
produce, the reward is 3,500 euros
in total. what will you do? I guess
that I can make good ones if that
is the case..

I judge it is difficult to take a long
film at 10,000 euros. Is it a long
film? Is it a short story? Which
one?

*I'm not ready for a new film yet, I have to make
this one, we have to talk about it later, and
anyway if we write, we write together,
I'm too much of a good writer to let my writing down
who is Suzuki?*

Suzuki is a Buddhist literatureist
familiar with Dante, famous in
Japan. I am a friend. I'm doing
translation of artur ranbo. Only I
can write, what will you do? The
addition of him will improve
the quality of the work.

Besides Antonin Artaud, Boris
Vian, Jean Genez,exc he is better
If only I will do the reward is
1000 euros. This is part of the
script. Produce fee is 1000 euros.
However, I judge that it is better
to add Suzuki. He is most familiar
with Dante in Japan. Is the script
written in French? Is it English?

*it is in french, but the film wont have dialogues,
just images and music*

*I'm very curious about Suzuki, I read many many
zen texts, maybe I already read texts by him,
I'll check*

Well then it's an image. That's an

experimental movie. Depending on your purpose. It is difficult to go to the festival in an experimental movie. It is not good without a story.

If you take an experimental movie it will be terrible if you do not think about the proper composition. Do not depend on sensibility alone.

I think I have to use this demand for financement to have money for writing with you the next film, could you write a letter, short, stating the fact that we have a collaboration? it will help a lot to succeed the financing of 1000 e

Okay. Can we write a story?
When are you going to start?

uh Tom, not easy to understand each other

I have done experimental movies before. The experimental movie is already old. I can not look for film festivals. That is the current situation.

*1. write a letter in the next days, it's urgent, I have to depose in a week
2. I show you a first version of La Vita Nova end of April
3. we write together a story when I'm finished with this film but I have to use this application for financement now, I don't have many possibilities to have financement, so I try now to get money for later, 1000 e to write together*

ok igot it

are you ok with that?

ok

I stay in contact, I make a siesta, I slept very little tonight

Am I also producing?
good night

it's 12H I'll just try to sleep one hour

have a good night!

4. INSIDE LOOK

dim 18:07

J'ai aimé un texte que tu as mis sur fb, je l'ai lu

dans la traduction fb

j'ai lu des choses de Suzuki mon Dante ressemble

plus à ton texte du joueur avec le chinois et l'envie

de suicide que à Suzuki

you know what I mean?

Dante is passionnal, not a buddhist at all

dim 21:24

Est-ce que ça va si vous et moi et

Suzuki écrivons. Je ne connais

pas bien Dante, désolé, j'ai besoin

du pouvoir de Suzuki. Je vais

certainement lire Dante à partir de

maintenant. Je ne fais pas un

travail sans conviction.

Cependant, si vous écrivez dans

Suzuki, pouvez-vous me donner

d'abord 1500 euros? Je ne vous

ai pas totalement fait confiance.

Parce que je ne me suis jamais

rencontré. Je ne peux pas trahir

Suzuki. Suzuki et moi sommes

des professionnels. Je ne fais pas

un travail sans conviction.

Cependant, il est célèbre et il est

occupé, donc je ne sais pas si je le

lui demande. Puis-je commencer

à écrire à partir du 1er mai?

je n'ai pas 1500 euros

bye you are right we cannot work together,

we don't understand each other enough, thanks

Comment avez-vous prévu de

payer pour la garantie?

I never was interested to write on or with Suzuki

je ne paye aucune garantie

別に鈴木を加えなくてもいい。

????

You do not have to add Suzuki

separately.

*I really don't understand what you are talking about Tom
big misunderstanding
let's forget*

I see. I understood that. I thought
that it would be better to have
Suzuki's power.
Suzuki is an expert on Dante.

*I don't want to offend you
you are just changing your mind every 5 seconds
I cannot rely on you with this distance we have,
sorry, I don't understand what you are talking about*

You are the director so you have
the right to decide. If you do not
want to add Suzuki, obey your
instructions. You are the boss.

which is the reference of Suzuki on Dante

[https://ja.wikipedia.org/wiki/
%E9%88%B4%E6%9C%A8%E
5%89%B5%E5%A3%AB](https://ja.wikipedia.org/wiki/%E9%88%B4%E6%9C%A8%E5%89%B5%E5%A3%AB)
Translate to English. It has
nothing to do with Suzuki.

so what is it

It is Suzuki's career.
I am a movie pro. It is up to you
to choose the best option possible
with your budget. Do you
understand the meaning?
However, if you think that you do
not need Suzuki, I will write.
I promised you. I write it at 1000
euros. I never fail to keep my
promise.

*I believe we don't understand each other,
you understood nothing of what I proposed you
I'm sorry
it's 4 times I explain
now I think we will never understand each other
we are too far
I'm sorry*

*I never promised anything
I said that we could see if I get money, it's not sure*

There is no point in having a

misunderstanding. There is a but
now I see also that for me it's
impossible to work with you sorry

*yes, probably
we tried, I'm sorry
have a good day*

I understood. Please return useless
time of interaction so far. It was in
vain seriously took counseling.
You are truly a rough man.

*?????
you are offending me all the long and
you don't understand ANYTHING of what I say
What should I do
you are asking for MONEY MONEY MONEY MONEY
you are rough and vulgar
artists collaborate, money comes after if the work is good
you maybe a pro
but you are NOT an artist and not wise
now please we stop
I find you nice
I don't want to offend you
so you are so kind and you let me leave in PEACE yes?*

Separately I do not care money. I
need a minimum living expenses
to write the work. That is 1000
euros think that I am responsible
because I underwrote it. Do not
you just make a man work without
paying money? Then i can not liv
live.

Do not make me angry. It is
troubled if I lick a movie.

*I cannot give you money if I have not
and for what
so many misunderstandings cannot make a good work*

Taking a budget of ten thousand
euros on a budget I am presenting
an idea for your movie success?

*and I have NO MONEY
I really don't care
budget is not a word for me*

You can not take a movie with no

money. Are you an amateur?

sorry, we work on different manners

It is stupid. It is no use talking to
stupid like you. See you.

*you are crazy man let yourself heal if you think
everybody thinks like you and lives like you, you don't
even know my name, come on you are so superficial
See you*

Is your head bad? Shooting,
lighting, art, sound, editing,
scenario, we need at least 5 staff.
Can not you understand such a
simple thing?

*ahahaha
make your work in hollywood !!!!
I really wish you a good life darling*

You are an amateur. I can not take
movies forever. I took four
movies. Everything is successful.

I know you are good Tom

Can not you understand that you
need a budget? How can I take a
movie without any money?

*I would be happy to work with you
but we can't*

I am interested in Dante. And I
am also interested in your talent.
So I took on such a cheap job as
well.

TOOOOOOOOM

It is impossible to take a movie
without a minimum price of 4000
euros. Even Nogyara. And that is
a short story. I have to tell you that
you don't understand each other

maybe if we met we will be great friends

Were you planning to give me
money? I can not afford that kind
of thing.
Anyway, no money is impossible.
Please understand it.

yes, you are right

At minimum, there is a

photographer, lighting and sound.
Even amateur student movies cost
4000 euros.

It is absolutely not a work that
succeeds without a human being
able to take sound and lighting and
and a firm picture.

So I say that minimum labor costs
are needed.

*people work with me without money, I already
explained, because they like what I do
I'm sorry, I'm not asking this to you*

?

Are there people who do
photography with sound, lighting
with nomoney? To your friends.
Minimal cost is required.
Cinematographer, voice, lighting.
I'm sorry. My English is also bad.
I am sorry.

I have minimal equipment. A good
cinematographer can also be
brought in. He can also make
sounds. I can do a little if the
illumination is the worst. Black
Magic, Dolly, Lighting Equipment.
I do not have a gun mic. I will
lend it to free. I have anxiety. You
do not know anything too. Surely
your friends are also amateurs.
I have to do the job I underwrote.
It is really frightening to do with
an amateur like you.

brrrrrr

Think a little calmly. Taking a
movie is not as easy as you think.

how old are you

34

I will lend you the equipment with
free.

*I'm older, I know what I do
I do it calmly, I live with little money*

ok i got it

You can borrow a gun mic for the equipment. So all the equipment is ready. I will bring Cinematographer. Because you are talented, it is obvious.

*it's a real pleasure for me to make a film, and I'm
a witch, I have the power of Suzuki, so people
around me help a lot, they like the way I do things
but I can find money when I need
not much, but some
that's all*

I thought there was a 10,000 euro budget. I was thinking on that plan. However, you say that you are Nomoney. We must think about another method.

How much is the budget? It is impossible to produce a producer if you do not understand it.

Are you a friend and a professional?

I can bring yusuke m. He is the most talented neighborhood in me. As a staff. Look at the site If you have moriya and me, you can take something of the minimum level. Just nomoney is impossible.

*no Tom, sorry, you didn't understand
go back to your work, don't lose time*

what?

what do u mean?

Do not be silly. Explain why properly. Are you going to fucking?

If you can make a movie without money, you are certainly a genius. Do it.

You fucker. Let's use wasted time. I bought Dante's materials. Do not be silly. Do not make fun of people. White fuck with a fucker. u are stupid. Are you making fun of

art? I'm doing it with a feeling of death, tiny scattered scratches are bad. Fucking. You said that the budget is 10 thousand euros. Dead. Fucking white bowl. Work on your flesh forever, Blue Worker. Fall into hell. Make people's time and money useless. An artist like an artist comes to mind being played with an attractive scar. Be dead. Fucking.

*FUCK YOU
AND LEARN LANGUAGES
you are very vulgar
I'm not sure you are good
FUCK YOU
bye*

i will not work reliably with you.
Budget is 10 thousand euros?
You're a liar, man?
But it was good before I started my job. I was sad that you were so stupid. Thank you.

I'm not stupid, you understand nothing, sorry bye

Do you make movies with no money or are you a monkey?
I'm saying I will lend you equipment that costs hundreds of thousands of dollars for free. You are a fool, are not you?

*If ever you read our conversation again you
will see where you are wrong, I don't lie,
YOU DON'T UNDERSTAND what I write,
I can't help
stop doing my business
you going out of order
stupid
I have nothing else to tell you
sorry
you are offending me for nothing, stop now
stop now*

Even if you make a mistake it is impossible to take a movie with

no money. Can not you understand
such a thing?

*do your business
you say no, and that's it
i don't ask anything to you
ok???????*

ok

thanks

I saw an idiot like you for the first
time. I am really amazed and can
not say anything. goodbye forever.

*you will see a real idiot the next time you look
in the mirror darling*

Yes, that's right, bye

I'm really sad it ends like this, bye

i say that you do not have enough
money to do the utmost cooperation.
You declined it. There are no better
people than I am. You are stupid. i
say I will lend the equipment for
free.

i will never work with u!!!!!!!!!!!!!!

I am sorry to say a dirty word.

However, you can not be 100%
successful as a film director.

Choose another path. Then it may
be able to succeed. That's all I can
say. goodbye.

Well, I go to bed, talk tomorrow, good night

Yes, talk tomorrow, 'Night

HISTOIRE DE JACK ET DE SON ASTICOT MAGIQUE

H.P Brodsky

À la mémoire de Charles Bukowski

C'était l'ambiance des grands soirs lorsque je suis entré chez Molly ; debout sur le bar, un verre de gnôle à la main, Jack faisait son show. Il marchait tel un tribun, de gauche à droite, puis de droite à gauche sur le comptoir, sans faire attention aux verres qu'il renversait, et il haranguait la foule en lui parlant de sa bite, comme d'habitude. La bite de Jack, c'était devenue une légende urbaine, un mythe, un événement dont plus personne n'ignorait rien dans notre petit bourg. Et ça nous faisait bien rigoler, ces histoires, parce que nous, on était tous au courant de la réalité : JACK AVAIT UNE TOUTE PETITE BITE !

On savait ça depuis l'enfance. Depuis les sorties scolaires à la piscine jusqu'aux douches prises en commun dans les vestiaires du club de rugby local. On l'avait tous vue, la bite de Jack. Un micro-pénis, comme on dit. Une malformation qui avait ravagé sa vie et qui avait fait de lui un conteur magnifique d'histoires de poivrots. Des histoires dans lesquelles son *zob* prenait des proportions gigantesques, effrayantes, jusqu'à faire de lui la terreur de toutes les petites chattes serrées des environs.

— Hé, arrête un peu ton char... cria la grosse Lulu, du fond de la salle. Moi, je l'ai vu, ton asticot, je peux en parler.

— Tu peux rien en dire, espèce de bécasse baveuse. Quand tu l'as vu, c'était avant l'opération.

— Hé, Jack... On sait que t'es encore plus fauché qu'un RMIste, alors pas de craques... Tu l'aurais payé avec quoi, ton braquemart en acier ?

— Z'êtes vraiment trop cons, répondit Jack en descendant du comptoir. Je vous ai déjà dit comment c'était arrivé.

— Ah ouais, c'est vrai... Les services secrets t'ont greffé un *zob* qui valait trois milliards. En fait, tu es comme Steve Austin, sauf que toi, y avait tellement de travail qu'avec ce prix-là, ils n'ont pu refaire que ta queue...

— Allez vous faire foutre !

On la connaissait tous, son histoire à la con. Mais faut dire que pour ma part, je saluais son imagination.

Il y a trois ans de ça, Jack avait déclenché une bagarre générale dans le bar d'en face, toujours pour la même raison, un connard qui était venu l'asticoter sur la taille de son vermicelle. Jack avait une petite bite, certes, mais sur le terrain de rugby il jouait deuxième ligne. Avec son mètre quatre-vingt-dix, ses 120 kilos, ses oreilles en chou-fleur et son tarin de boxeur à la retraite, normalement, on aurait dû lui foutre la paix. Mais non... Il fallait toujours qu'un abruti vienne le chercher en se foutant de la taille de son machin. Ce jour-là, Jack lui avait pété toutes ses dents, et les gendarmes avaient dû s'y mettre à cinq avant de pouvoir l'embarquer dans leur camionnette. Il s'en était tiré avec trois côtes cassées et une nouvelle fracture du nez, et avait passé quinze jours à l'hôpital.

À son retour, il avait imaginé une histoire à partir de laquelle il avait décidé de bâtir sa légende : un grand chirurgien lui avait proposé de tester sur lui sa dernière découverte. Il lui avait greffé une merveille technologique de huitième génération qui, en plus d'avoir considérablement agrandi la taille de son *zgeg*, lui avait donné la possibilité d'en sortir tout ce qu'il voulait. Jack pouvait au choix pisser de la bière, de l'essence, du liquide pour déboucher les chiottes, du café, et même du cappuccino... Il aurait pu dès lors satisfaire les greluches de toute la planète, sauf que... nous savions tous que JACK AVAIT UNE TOUTE PETITE BITE. Alors tout le monde continuait à se foutre de sa gueule, et les bagarres continuaient, toujours aussi nombreuses, et chaque samedi soir Jack se faisait embarquer par les gendarmes, direction la cellule de dégrisement.

Moi, je l'aimais bien, Jack. Parce que, putain, son histoire, il fallait quand même une sacrée imagination pour la trouver ! Ce soir-là, je me suis dit que j'allais essayer de lui éviter de se faire embarquer. J'ai commandé deux bières au comptoir, et je me suis assis en face de lui.

— Tiens, celle-là, je te l'offre.

— Merci, Brodsky... t'es un frère. T'es un des rares qui passent pas leur temps à se foutre de ma gueule.

— Bah, faut bien s'aider entre maudits de la Création.

— Ah ouais ? Et c'est quoi, ta malédiction à toi ?

— Ben, je suis le plus grand écrivain du XXIème siècle, et mes bouquins se vendent pas.

— Et moi j'ai la queue la plus performante de toute l'histoire de l'humanité, et personne n'en veut...

— Qu'est-ce que tu veux, c'est le drame éternel des types exceptionnels. Les autres sont rien que des jaloux.

— T'y crois, toi, à mon histoire ?

— Évidemment que j'y crois...

— Sans blague ?

— Sans blague. Toutes les histoires sont vraies, à plus forte raison celles qu'on se donne la peine d'inventer. Et tu vois, ton histoire, j'aurais bien aimé l'écrire moi-même.

— Tu serais passé pour un malade, ou un obsédé...

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre, Jack, hein ? On les emmerde tous !

— Ouais, on les emmerde. Méritent pas de vivre, ces connards !

— C'est ce que je me dis, des fois... Tu sais, si j'avais une zapette à désintégrer, il y en a un ou deux ici que je renverrais bien dans le néant.

— Moi, c'est pas un ou deux, crois-moi... C'est à peu près tout le monde. Regarde-les... Si le bon Dieu tirait la chasse et qu'il fallait que tu en sauves quelques-uns, tu sauverais qui ?

— Ben... Molly.

— Pourquoi ?

— Elle sert la meilleure bière du coin.

À ce moment-là, deux abrutis se sont pointés à notre table. Bob, un grand crétin avec une tête pleine d'eau, et Jérémie, un petit teigneux qui cherchait toujours la bagarre avec n'importe qui. Il s'est penché doucement à l'oreille de Jack, et il a murmuré :

— Jack, jamais tu baiseras une fille de ta vie... T'as une toute petite bite.

— Répète un peu pour voir ! a gueulé Jack en se levant.

— T'as une toute petite bite, tout le monde le sait. Et tu peux compter sur moi pour répandre la nouvelle dans toutes les villes alentour.

— Tu veux la voir, ma bite, connard ? Tu veux vraiment la voir ?

Je regardai la salle... Ils étaient tous éclatés de rire, ces imbéciles. Et moches, et bêtes, et dégoulinants de saloperies vicieuses... Même Molly se marrait. Jack avait raison, bordel : ils auraient tous mérité de crever.

— EH BIEN PUISQUE VOUS INSISTEZ, JE VAIS VOUS LA MONTRER, MA BITE, BANDE DE CONNARDS, ET JE VOUS PRÉVIENS : C'EST LA DERNIÈRE CHOSE QUE VOUS VERREZ !

Jack a sorti sa queue. Stupeur dans la salle : ELLE ÉTAIT VÉRITABLEMENT ÉNORME. Du coup, tout le monde a fermé sa gueule.

— Mais c'est pas tout : vous allez voir si je raconte des conneries...

Il pointa alors son zob sur cet abruti de Jérémie, et un rayon laser sortit de son gland. Le teigneux fut totalement désintégré. Une odeur de brûlé commença à se répandre dans le bar. Tous étaient comme liquéfiés... Et Jack commença à mitrailler tous les clients du bar, les désintégrant tous, les uns après les autres. Certains voulurent s'enfuir, mais ils n'en eurent pas le temps. La quéquette atomique de Jack fauchait les vies et envoyait tous les moqueurs dans l'enfer des poivrots. Même Molly reçut son solde pour tout compte.

Je ne m'étais pas levé de ma chaise. J'ouvrais des yeux tout ronds... Jack se retourna vers moi, le regard joyeux, totalement épanoui.

— Je t'offre une bière, Brodsky ?

— Euh... oui, volontiers.

Il prit mon verre et pissa dedans.

— Tiens, de la Guinness maison : tu m'en diras des nouvelles.

Je portai le verre à ma bouche et trempai mes lèvres dans la « bière ». Elle était bonne.

LÉGENDE FAMILIALE

Brice Gautier

On se croit une famille classique, banale, deux enfants, un grand garçon de quinze ans, une fille deux ans plus jeune, une famille de publicité comme on dit, on se croit à l'abri des turbulences, des vicissitudes réservées aux personnages de romans, et puis un jour se pointe un facteur, un type absolument inoffensif en temps normal, mais qui ce jour-là prend une allure plus ou moins martiale en refusant de vous donner la lettre-recommandée-avec-accusé-de-réception adressée à votre femme, désolé Monsieur mais je ne peux pas vous la confier, sauf si vous avez une procuration, mais évidemment vous n'avez rien, vous ne voyez pas pourquoi vous devriez, le type se tient droit devant vous, le doigt sur la couture du pantalon, et vous cédez, ma femme doit être dans le jardin, je vous l'appelle, Soraya ! Une lettre pour toi !

Voilà la lettre entre les mains de celle que vous pensiez connaître à fond, celle qui partage vos nuits depuis dix-neuf ans et dont vous pouvez cartographier les grains de beauté sur tout le corps sans la moindre hésitation, celle dont l'intimité la plus profonde n'a pas de secrets pour vous, du brossage de ses dents à l'accouchement de vos enfants, cette lettre que son regard parcourt nerveusement tandis que ses sourcils se froncent involontairement et que les petites rides qui sillonnent son front se creusent sous l'effet de la surprise, qu'elle retourne pour trouver un indice qui l'aiderait à résoudre une énigme dont je crois deviner qu'elle n'en est une que pour moi mais déjà un problème urgent à résoudre pour elle, comme remonte une ancienne douleur qu'on croyait guérie, une

cheville qu'on se tord sans crier gare, les ligaments qui lâchent encore une fois alors qu'on se figurait solide sur ses deux pieds.

Elle grimace, cette femme que vous considérez jusqu'alors inconsciemment, stupidement, comme un prolongement de vous-même, qui partage vos quelques ridicules secrets, elle renâcle devant la réalité qui s'impose, elle tente une rebuffade mais elle sait déjà qu'il faudra livrer bataille, justifier, sortir, littéralement, le cadavre du placard et le montrer dans toute sa laideur, se montrer elle-même sous un masque qu'on ne lui connaissait pas, en tous cas pas moi, pas ses enfants, et probablement personne d'autre que l'expéditeur de cette maudite lettre, le fantôme de l'encombrant défunt. Elle pâlit devant l'ampleur de la tâche qui s'annonce, elle sait qu'elle n'aura pas d'autre choix que d'ouvrir la lettre devant moi, car comment justifier le contraire ? Alors elle bavarde, elle gagne du temps, un cabinet de notaire ? À Belfort ? Elle s'enfonce, elle met la main dans cet engrenage fatal de mensonges qui lui attrapera le bras, l'épaule, le corps entier, Belfort ? Je ne vois même pas où c'est ! Dans les Vosges ? Vous sentez déjà nettement le danger, vous savez que vous ne devez pas la quitter d'un centimètre, tenir bon et affronter le moment où il faudra bien qu'elle ouvre la lettre, qu'elle la lise devant vous, c'est à l'autre bout du pays, à la frontière entre la Suisse, l'Allemagne et la France. Elle triture la lettre, la retourne inutilement, cherche d'autres indices dans le tampon de la Poste, d'autres raisons de différer l'ouverture de la boîte de Pandore mais il est déjà trop tard, bien trop tard et il faut se lancer dans l'eau glacée.

Elle ouvre.

Maître Lalloire, notaire à Belfort, demande à Madame Soraya Aziz de prendre contact de toute urgence avec son cabinet afin de convenir d'un rendez vous, résume-t-elle en éludant une partie du texte, le front plissé et la blancheur du teint de celle qui prendrait connaissance de notes catastrophiques et appréciations assassines obtenues à un examen. Dès cet instant, dans le mouvement affolé de ses yeux, dans la crispation de chaque ride de son visage, dans la couleur de sa peau, devenue moite d'une angoisse rance dont je devine des origines plus anciennes que notre histoire conjugale, dans sa voix étranglée qui n'en finira pas de se justifier, de mentir, de recoller des morceaux qui explosent déjà sous la pression, dans son attitude corporelle entièrement défensive, dès cet instant je sais que j'ai définitivement perdu ma femme, que celle qui se tiendrait

désormais devant moi serait la fusion de deux personnes au moins, dont une inconnue, et notre histoire à jamais empoisonnée par le suc d'un passé tenu jusqu'à ce jour à l'écart par des joints d'étanchéité qui viennent subitement de lâcher, qu'il faudrait surmonter cette transfiguration à partir de cette seconde même où je lui demanderais Qu'as-tu à voir avec un notaire à Belfort ? et qu'elle me répondrait Je n'en sais rien, je suis aussi étonnée que toi, il doit s'agir d'une erreur, je vais passer un coup de fil, avant de replier la lettre sans me la montrer, de la mettre dans sa poche de pantalon, inaccessible, puis de me tourner le dos pour aller vaquer à des occupations dont l'importance, qu'elle exagère soudain, restera infinitésimale en regard de ce qui est en train de se produire.

Les jours qui suivent prolongent et enracinent le malaise. Pas un mot n'est échangé mais chaque geste est pesé, chaque parole sonne faux, chaque absence devient suspecte. Il faut du temps pour inventer un mensonge plausible qui sera pourtant balayé d'un battement de cil. Tu sais, je dois vraiment aller à Belfort, j'ai appelé le notaire, je crois que je vais hériter. Et même si en cet instant précis elle ne dit que la stricte vérité, chaque mot qui sort de sa bouche est déjà entaché des mensonges à venir, enseveli par la quantité de mots qu'il lui faudra accumuler pour dissimuler la réalité. Hériter ? Si une personne de la famille était décédée, nous le saurions, non ? C'est un ancien ami de la famille, qui était très proche de mon père du temps où nous... Mais je n'écoute plus, je la regarde me mentir calmement, froidement, comme elle me raconterait sa journée de travail, comme elle m'a raconté autrefois ses virées à Biarritz avec ses copines ou les samedis après midi à traîner dans les magasins, elle ne montre plus aucune angoisse, elle ment comme on bavarde de tout et de rien, je n'entends plus sa voix qui ne m'apprend plus rien d'utile mais je regarde son visage encadré de cheveux noirs qui blanchissent à présent mais qu'elle a gardés longs, ses yeux noirs et ses rides que j'ai vu apparaître une par une sur le front de la femme de trente-et-un ans rencontrée un jour de soleil dans un concert en plein air et que je n'ai plus quittée depuis, je la regarde s'enfoncer dans son histoire invraisemblable qu'elle a pourtant mise au point avec le même soin qu'elle met à nettoyer chaque recoin de la cuisine quand ça lui prend, et l'idée me vient que je ne la connais pas, qu'elle m'est aussi étrangère que cette lettre recommandée, ce cabinet de notaire à Belfort, ce vieil ami décédé avant d'avoir existé. Elle aborde maintenant la partie délicate, son voyage à l'autre bout de la France, car il faut

maintenant assumer et aller à la rencontre de l'autre femme qui se fait plus nette et plus envahissante, celle avec qui je vais apprendre à vivre désormais.

Le jour venu je l'emmène à la gare très tôt le matin. Elle doit rencontrer le notaire en fin d'après-midi, après sept heures de trajet. Elle est gaie, presque frivole, elle plaisante sur l'argent qu'elle touchera peut-être, sur le voyage qu'on s'offrira avec les enfants au bout du monde, au Cambodge, au Japon, en Australie pourquoi pas ? Je la vois disparaître sans la moindre hésitation derrière les portes vitrées de la petite gare, tandis que nous savons tous les deux que personne ne reviendra indemne de ce voyage.

Je passe la journée avec mes adolescents, leur offre une séance de cinéma pour tenter de me changer les idées, mais le film, malgré des efforts méritoires à base d'explosions synchronisées et autres bris de verre concomitants, ne parvient pas à détourner le cours de mes inquiétudes. Le soir, j'appelle Soraya. Sa voix est fatiguée, le voyage s'empresse-t-elle de préciser, l'entretien avec le notaire s'est bien passé mais la succession est compliquée, ça prendra du temps, le Japon sera pour l'année prochaine plaisante-t-elle avec un petit rire forcé, encore une nouveauté de la nouvelle femme qui partage maintenant ma vie, mais le jeu en vaut la chandelle car la somme est – quel adjectif emploie-t-elle ? – conséquente, importante, colossale ? Peux-tu être plus précise ? Elle bredouille un chiffre de plusieurs dizaines de milliers d'euros, soixante-dix, quatre-vingts, mais rien n'est certain car il faut faire l'inventaire du patrimoine du défunt et elle n'est pas la seule à hériter, le vieux avait une famille directe et c'est un miracle qu'il ait couché Soraya sur son testament – a-t-elle vraiment employé cette expression ridicule ou c'est moi qui l'ai reconstruite a posteriori en mélangeant la chronologie de mes souvenirs ? Est-ce qu'il faudra embaucher un avocat ? Oui, probablement. Je la sens gênée. Mon silence lui intime de compléter sa phrase. Les enfants du défunt ne sont pas d'accord. Nous y sommes. Je me tais, elle n'a pas d'autre choix que de continuer. Ils ont constitué une cellule de crise pour faire annuler le testament. Je continue à me taire, je veux voir jusqu'où la bête se montrera et de quelle couleur sera son poil. Ils refusent de partager l'argent, achève-t-elle brutalement, comme on ferme une porte avant de demander à brûle-pourpoint comment s'est passée notre après-midi sans elle. Je réponds mollement tandis que mon esprit échafaude une dizaine d'hypothèses, dont une se révélera exacte, sur la raison précise de l'existence de ce testament. Elle

semble se passionner pour notre virée au cinéma, pour le film insipide et formaté que les enfants ont choisi, pour notre repas-crêpes du soir, pour autant de détails minuscules dont elle espère qu'en suspension dans l'air ils formeront une brume suffisamment opaque pour diminuer la distance de visibilité.

Mais il est trop tard, j'ai déjà vu assez loin.

Quand Soraya revient de Belfort, je fais bonne figure. J'essaie de prendre tout cela à la légère. Je vis notre vie en essayant de rester fidèle à notre ancienne désinvolture. Le quotidien m'aide à tenir le coup, le travail à l'hôpital et mes consultations privées étirent les journées jusqu'aux confins de la soirée, rendant toute discussion sérieuse techniquement difficile, voire saugrenue au vu du peu de temps que nous passons ensemble, Soraya prenant son service de nuit quand je termine ma journée. L'ami de la famille, ce défunt généreux et persévérant, sombre lentement dans une pénombre d'où personne ne se risque à le tirer.

Puis un jour le téléphone sonne. Pas le mobile, le fixe, celui qui ne sert qu'à refuser les appels des millions de télévendeurs qui affluent des quatre coins du monde pour tenter de nous vendre des cuisines, des réductions d'impôts ou des mutuelles moins chères. Pourquoi est-ce que j'ai répondu ? J'imagine que l'atavique scrupule qui nous empêche d'ignorer totalement un coup de fil m'a piégé comme tout un chacun. J'ai décroché. Monsieur Bellaïche ? Pas d'accent marocain ou irlandais, seulement mon nom lancé comme une injonction. J'étais piégé. C'est moi. Je suis Caroline Guignard. Mon silence l'encouragea à poursuivre. La fille de Georges Guignard. Votre femme a assisté à l'ouverture de son testament.

Un coup au ventre et une boule de plomb vient obstruer ma gorge. La boîte de Pandore vient de s'ouvrir et le futur se déroule d'un seul coup devant mes yeux, chaos, souffrance, destruction et avocats.

Je raccroche sans un mot.

Je passe les deux heures qui suivent à faire des recherches sur tous les réseaux possibles. Georges Guignard n'a pas laissé énormément de traces numériques. En fait, seul son avis de décès dans l'Est Républicain apporte quelques informations, communiqué étrangement sec de sa famille qui n'a pas même

l'immense douleur ni l'immense tristesse, mais fait seulement part de la disparition de Georges Guignard, ingénieur de formation, cadre dans une grande entreprise qui fabrique des trains, décédé dans sa soixante-seizième année, enterré une semaine plus tard dans la plus stricte intimité. Soixante-seize ans, Soraya, quarante-neuf, Belfort, une grande entreprise qui possédait une usine pas très loin de l'endroit où nous habitons aujourd'hui mais qui a fermé il y a dix ans, Soraya Aziz avant d'être Soraya Bellaïche, ma femme, fille d'immigrés pauvres, vivant de petits boulots, restauration rapide, sociétés de nettoyage, jeune femme courageuse reprenant des études sur le tard, légende familiale, Soraya racontant à ses enfants comment elle passé son bac à vingt-deux ans, les nuits passées à travailler malgré les horaires découpés, puis comment elle a bûché pour réussir le concours d'entrée à l'école de soins infirmiers, comment ses parents ont pleuré quand elle a réussi à vingt-cinq ans... J'essaie pendant plusieurs nuits de faire coller toutes ces informations éparses. Au bout de dix jours, je me sens prêt. Je fouille dans l'historique du téléphone, retrouve le numéro de Caroline Guignard. Je rappelle.

Madame Guignard ? Rachid Bellaïche. Au bout du fil, une femme d'une bonne quarantaine d'années. Voix un peu grave, accent cultivé. Nous devons nous parler, mais pas au téléphone, rencontrons-nous, s'il vous plaît. Monsieur Bellaïche, êtes vous prêt à entendre ce que j'ai à vous dire ? Voix ferme, sans reproches, nette et coupante sans être inamicale. Je suis prêt.

Nous convenons d'une date, d'un lieu, un café, évidemment. Je suis serein, je m'habitue lentement à ce que je vais découvrir. La nouvelle Soraya s'enracine en moi, ouvre ses feuilles et laisse voir la couleur de ses fruits. Au moment où je pénètre dans la brasserie du centre que j'avais suggérée comme lieu de rendez-vous, je réalise que cette femme, Caroline, a fait le voyage depuis Belfort pour me raconter son histoire. Elle est là, probablement depuis longtemps, plongée dans son livre ouvert à plat sur la table. Le bruit de la porte d'entrée la fait sursauter et elle relève la tête avec la lenteur de celle qui rechigne à quitter le refuge de la page imprimée pour se lancer dans l'air glacial des véritables relations humaines. Je m'installe à sa table, elle essaie un sourire. Bonjour Monsieur Bellaïche. Je lui tends la main, elle la prend presque chaleureusement. L'envie de quitter cet endroit immédiatement me saisit avec une force qui me coupe presque le souffle. Je la regarde mieux. Elle a le charme de ces femmes qui assument la fin de leur jeunesse, cheveux blonds

et blancs, visage fin s'empâtant, yeux bleus et pattes d'oies, rides sur le front, une femme au charme rassurant. Je ne sais pas quoi dire, commande un café pour me donner une contenance. Caroline Guignard m'observe toujours, presque avec tendresse, me semble-t-il. Si vous voulez, je repars, finit-elle par dire doucement, comme le dentiste pourrait proposer à un enfant de reporter l'arrachage de sa dent trop cariée pour être sauvée. Je fais non doucement de la tête. Le serveur apporte mon café si rapidement que je le soupçonne d'en garder une réserve derrière son percolateur. Je fixe ma tasse, les volutes blanches dans le liquide noir, aperçois dans mon champ de vision le paquet de photographies. Vous avez encore le choix Monsieur Bellaïche, mais quand vous aurez vu ceci, plus rien ne sera comme avant. Comprenez-moi bien : je ne veux pas vous faire de mal, je ne suis pas en train de me venger de mon père, il est mort, enterré, il ne manque à personne, mais je pense que vous aussi vous avez le droit de savoir. On ne peut pas vivre avec quelqu'un sans connaître son passé.

J'avance résolument la main vers le paquet. Je me crois prêt. J'ouvre. L'image de Soraya me saute aux yeux, coupée en deux par le rabat cartonné de la pochette. Elle sourit à pleine dents, aussi belle que je l'ai toujours vue, malgré une jeunesse que je ne lui ai pas connue. Je tire la photographie de la pochette, Soraya est assise sur le tapis beige d'un salon spacieux, devant un canapé de cuir rouge, ses cheveux noirs tombent sur ses épaules, elle a l'air heureuse, la jambe droite nonchalamment dépliée devant elle, appuyée sur son bras gauche tandis que le droit repose sur le genou de sa jambe pliée, comme elle aurait pu se tenir à la plage, calée sur une serviette au bord de l'eau par un bel après-midi d'été, nue, entièrement nue, ses seins tendus, magnifiques, désinvoltes, offerts à l'objectif, sans la moindre gêne ni la moindre réticence, son ventre plat plongeant vers son sexe qu'on ne peut qu'imaginer derrière la courbe de sa jambe. Mes yeux s'embuent. Le pire reste à venir. Sur la seconde photographie, on voit Soraya couchée sur le tapis, bras ouverts comme pour inviter l'observateur posté à ses pieds à venir la rejoindre, le triangle de son sexe fermant la perspective de ses jambes serrées, ses hanches que je ne reconnais qu'à peine, trop jeunes, trop sveltes, ses seins que je ne reconnais que trop, que j'ai caressés, que j'ai cherchés la nuit pour m'y perdre, et toujours son sourire, son visage hilare, sa posture théâtralement offerte, écoeurante, mimique de séduction outrée, factice, je ferme les yeux, une larme coule le long de ma joue mais il faut aller de l'avant. Sur la photo suivante, Soraya sur le dos, appuyée sur ses coudes,

tête relevée, regard obscène qui darde l'objectif, jambes écartées, sexe offert, image de magazine sur laquelle je ne la reconnais pas et pourtant c'est bien ma Soraya, éclatante et juvénile, invitant le photographe quel qu'il soit à la prendre, lui offrant son corps parfait de reine marocaine, ses yeux noirs faussement soumis au mâle l'observant derrière son appareil photo. Eh bien quoi ! Soraya a eu des amants avant moi ! Et alors ? Que ces types aient pris des photos et qu'elles ressurgissent à présent, la belle affaire ! Les amants déçus peuvent devenir pervers !

Je tente de me rassurer comme je peux, je plie sous le vent de la tempête, je ne romps pas. Pas encore. Mais la photographie suivante me glace.

Une terrasse de café, il fait beau, Soraya est assise devant un verre, un homme entoure ses épaule de son bras gauche, cheveux rares, blancs, visage au nez mangé de couperose, cinquante, soixante ans ? Malgré la table qui le dissimule en partie, on devine une corpulence d'homme âgé, buveur de bière, abdomen proéminent. Il est en bras de chemise, il rit avec Soraya en levant son verre en direction du photographe, moment d'amitié, d'intimité comme les familles en vivent le dimanche lors d'une sortie entre amis. À ce moment, en observant à travers mes larmes le large sourire de cet homme, je comprends qu'il est le photographe des images précédentes, que Soraya a vécu avec lui et d'un coup je réalise que la belle épopée familiale n'était qu'une légende, les études qu'on reprend sur le tard, les petits boulots, le bac, le concours d'infirmière, le courage de se remettre à travailler le soir, la magnifique abnégation, le sublime quand-tu-le-veux-vraiment-tu-peux-le-faire, le rutilant ascenseur social remplacé d'un seul coup par cet homme, oui, évidemment, cet homme qui entretient sa maîtresse, la dispense d'un coup de baguette magique des contingences de la survie ordinaire, lui permet de travailler le jour à condition qu'il puisse disposer d'elle la nuit, assure sa subsistance pour avoir le droit de fourrer sa vieille bite dans son jeune sexe, je deviens vulgaire mais la colère monte et mon sang se met à bouillir, je passe les photographies de plus en plus vite, Soraya en robe à fleurs comme devait les aimer le vieux, Soraya encore une fois nue, debout, plan américain, les mains sur les hanches, fixant l'objectif avec un regard de colère feinte, Soraya nue à quatre pattes photographiée de côté, de face, de derrière, sa main ouvrant son sexe pour inviter l'homme à la pénétrer, Soraya sur le canapé rouge de la première photographie, jambes croisées, faisant semblant de lire un livre,

fantasme de plus, j'ai envie de vomir.

La voix de Caroline Guignard, sèche, froide, me parvient comme un courant d'air désagréable qu'on n'arrive pas à localiser. Elle faisait le ménage dans l'entreprise où travaillait mon père, près de Biarritz. Elle avait arrêté l'école à dix-huit ans sans avoir eu le bac, vivait de petits boulots, vous savez sans doute cela. Elle commençait son service très tôt, mais mon père a toujours été du matin. Ils ont probablement commencé à discuter, seuls dans les bureaux à sept heures du matin, tandis qu'elle vidait sa corbeille à papier. Elle était jeune, elle n'avait pas l'intention de faire le ménage toute sa vie. Mon père a toujours été un coureur de femmes. Très vite, toute la boîte a été au courant de leur liaison. Il a été muté à Belfort.

Cette voix comme une émanation toxique qui entre en moi par tous les pores de ma peau pour imprégner chaque cellule de mon corps, y infuser les clichés éculés du cadre quinquagénaire culbutant la bonne, du patron s'envoyant la secrétaire, du médecin épousant l'infirmière. Moi, médecin urgentiste, avec Soraya, infirmière dans mon service. Tout cela empoisonné en quelques minutes par la voix de cette femme, ses photographies pornographiques, son histoire obscène, et sa haine pestilentielle.

La voix de Caroline Guignard : je vous donne les photos, ce sont des copies.

Elle se leva, me tendit la main. Bon courage, monsieur Bellaïche. Je lui rendis machinalement sa poignée de main, geste automatique que je regrettai immédiatement. Elle s'enfuit presque du café sans se retourner.

Je ramassai les photographies, fourrai le paquet dans ma poche et partis à mon tour.

Je marchai un moment sans but dans les petites rues pavées du centre-ville, incapable de me résoudre à rentrer chez moi. Chez moi ! Cela existait-il encore ? Qu'en restait-il maintenant que la voix de Caroline Guignard avait tout empoisonné, maintenant que la femme du canapé rouge s'était installée dans mon foyer, écartant son sexe de sa main pour inviter un vieil homme bedonnant à la violer. La Soraya des photos était maintenant bien plus réelle que celle qui avait partagé ma vie pendant ces dix-neuf dernières

années.

Quand la nuit fut tombée, j'avais fait quatre fois le tour du petit centre-ville, téléphoné à mon aîné pour le prévenir que je ne rentrerais pas avant la fin de la soirée, m'étais arrêté dans trois bars pour boire six cognacs, avec à chaque fois les idées plus confuses. Le paquet de photos pesait dans la poche droite de mon manteau, boulet que je devais désormais traîner jusqu'à la fin de mon couple, que je sentais toute proche. J'élaborais des scénarii où je les jetais à la tête de Soraya avec la mimique méprisante du héros de film américain exterminant le très méchant à la fin avec un raffinement méthodique de cruauté virile, mais toutes ces images ridicules tombaient en poussière au fur et à mesure que mon taux d'alcoolémie grimpait, bientôt remplacées par des larmes d'ivrogne que je laissais couler aux alentours du milieu de la nuit, alors que la perspective de rentrer se faisait plus inéluctable, plus intolérable, plus absurde. Vers une heure du matin mon téléphone mobile sonna. Soraya. Je ne répondis pas. Elle laissa un message que je n'écoutai pas. Je ne pouvais plus l'entendre. Je ne voulais plus rien avoir à faire avec elle. Soraya, avec qui j'avais passé dix-neuf ans de ma vie, dix-neuf années heureuses, harmonieuses, sereines, tendres. Soraya à qui ressemblaient mes enfants. Empoisonnée par ce cadavre inconnu, infectée par une histoire qui n'aurait pas dû me concerner.

Vers quatre heures, je rentrai pourtant, sans faire de bruit. Soraya m'attendait, assise sur le canapé du salon. Immédiatement, l'image de la Soraya posant devant l'objectif me sauta à la gorge. Je détournai le regard, me dirigeai sans un mot vers notre chambre. Soraya avait parfaitement compris ce qui se passait, elle ne fit pas un seul geste pour me retenir. Je rassemblai quelques affaires dans la valise que j'utilise pour partir en congrès, des vêtements de rechange, de quoi écrire, quelques livres, puis sans un mot je me dirigeai vers la sortie. Je murmurai embrasse les enfants pour moi, dis-leur que je les aime et que je ne les oublie pas. Puis juste avant de sortir j'ajoutai ça va aller, j'ai juste besoin d'un peu de temps. Donne-moi un mois ou deux. Je dois me mettre en quarantaine, laisser la maladie disparaître ou me tuer. Dis aux enfants qu'on s'est disputés, ne leur dis pas pourquoi. Dis-leur que c'est juste un peu de turbulence dans la vie d'un vieux couple. Je t'appellerai tous les jours.

Je marchai un peu dans la nuit qui finissait, avec l'intention

d'aller prendre un petit déjeuner dans un café, puis de prendre ma journée pour dormir dans l'hôtel que j'aurais choisi pour y passer ma quarantaine. Au bout de ma rue, je sortis le paquet de photographies de la poche de mon blouson et le jetai négligemment dans la première poubelle que les éboueurs du matin se chargeraient de vider pour moi.

Les murs sont rouges, avec par endroits quelques éclats de blanc et de noir. Le robinet de la chasse d'eau vomit des trombes d'eau. Il se bloque d'un coup sec, faisant résonner un claquement de valve dans toute la pièce. Le silence bourdonne. J'entends quelqu'un frapper à la porte. *Nasim, ça va ?*

J'ai à peine serré sa grosse paluche que je le regrette aussitôt. Elle est humide. Je repense à toutes ces fois où je l'ai vu sortir des chiottes, se vantant d'avoir « parachuté l'ivoirien », puis aller pointer à la boucherie sans se laver les mains. J'imagine que ce qui vaut pour la barbaque vaut aussi pour ma petite gueule de *bougnoule*.

Je glisse ma main sous le comptoir et l'essuie sur mon jogging. Teddy tend la sienne sans même prendre la peine de décrocher son regard de la télé. Le Gros termine sa tournée de bonjours, commande un pastis et revient poser son derche sur un tabouret, juste à ma gauche. Il déborde de chaque côté de l'assise, comme un vol-au-vent dans un plat trop petit.

— Alors les gars, on vient fêter le CDI de Karim ?

Nasim, putain. Nasim ! Ça fait trois ans que je trime avec lui et il est même pas foutu de retenir mon prénom. Déjà que je dois me taper ses vannes de beauf toute la journée, faut maintenant qu'il vienne m'emmerder le soir, alors que je suis tranquille en train d'essayer de me vider le crâne.

— On comptait pas rester tard, il y a match ce soir.

Il se pince les lèvres en hochant la tête lentement, d'un air solennel, et boit son verre de pastis cul-sec. La purée jaunasse n'a même pas le temps de toucher sa langue qu'elle rejoint la montagne de charcuterie qui pourrit dans son estomac. Et le voilà parti à nous enchaîner avec ses histoires. Toujours les mêmes. Que les clients sont tous des voleurs. Que c'est pour ça que la Grandemange est obligée d'augmenter les prix. Qu'à cause de la franchise, elle n'a pas la main sur les salaires des employés. Qu'elle n'est pas beaucoup mieux payée que nous. Que tout irait de toute manière beaucoup mieux si les intérimaires savaient un minimum bosser.

— D'ailleurs, Karim, j'espère que tu te rends compte de ta chance. Un intérimaire qui signe un CDI, ça court pas les rues.

Je fais claquer ma langue contre mes molaires et me tourne vers Teddy. On sait tous les deux que c'est pas évident de se rendre compte de sa chance quand à trente bergeres passées on se retrouve à bosser dans la supérette d'un trou paumé.

Nos *binouzes* sont à peine descendues de moitié que le Gros a déjà enchaîné quatre purées. Le patron ne prend même plus la peine de lui donner des verres propres. C'est bon pour les clients occasionnels ça. Avec des types comme lui, si tu commences à rincer les godets entre chaque tournée, tu finis par doubler ta facture d'eau à la fin du mois.

Au bout du sixième, le Gros commence à avoir du mal à tenir sur son tabouret. Je repense à la première fois où j'ai vu la mer. Aux bouées qu'on voyait tanguer au large, les soirs où on allait voir le coucher de soleil. C'était l'époque où il y avait encore des assoc' dans la cité qui traînaient les gamins en colo. Teddy claque un bifton de cinq sur le comptoir et remet sa casquette.

— Bon, moi je me casse. Je vais me chercher un « grec » pour manger devant le match.

L'enfoiré. Il a bu son verre d'une traite pour s'esquiver. Je me tourne vers le Gros, qui étreint mon épaule de sa main d'ogre. Peut-être qu'il pense que je suis son pote. Ou peut-être que sans appui il se casserait la gueule du bar.

— Et toi, tu vas bien rester le temps qu'on se tape la petite sœur ?

C'est marrant comme les choses changent. Il y a cinq ans à peine, un type comme lui, je lui aurais défoncé la cervelle à coups de pompes. Juste pour lui apprendre à ne pas me parler.

— Je finis mon verre tranquille, je commence tôt demain.

Il grogne en haussant les épaules et montre mollement son verre vide au patron, qui le remplit dans la foulée. C'est pas comme s'il

avait grand-chose d'autre à faire, on est les derniers clients.

Ce bar, je le connais depuis que je suis môme. À l'époque, il était blindé tous les soirs. Dès que la sonnerie de l'usine résonnait, les ouvriers venaient se jeter un *kawa* ou une *binouze* pour clôturer la journée. Depuis que l'usine a fermé, il y a dix ans, le rade vivote tant bien que mal. Les anciens ouvriers y reviennent parfois, le matin, claquer leurs alloc' dans deux ou trois jeux à gratter, en souvenir du bon vieux temps. De temps à autre, un routier égaré s'arrête le midi pour bouffer une entrecôte-frites et pochetronner un quart de rouge, avant de reprendre la nationale.

Le Gros resserre ses doigts autour de mon épaule. Ses yeux commencent à ne plus vouloir tenir dans leurs orbites. Ils roulent sur eux-mêmes, comme pour inspecter l'intérieur de son crâne.

— Je vais pas te mentir, Karim, au début je t'aimais pas trop. Mais faut dire que j'en ai vu passer des gars comme toi. Et ils faisaient rarement l'affaire.

Des gars comme moi ? Je termine mon verre d'une traite. Le goût métallique de la bière tiède me rappelle les bastons à la sortie du collège, quand on rentrait chez nous avec du sang plein la bouche et les pommettes tuméfiées. Je tente de me relaxer pour faire passer un haut le cœur, tandis que le Gros continue de me cracher à la gueule.

— Je suis content qu'on t'ait proposé un CDI. Tu le mérites. La mère Grandemange elle était pas convaincue au début, tu sais, mais j'ai fait TOUT ce que j'ai pu pour que ça marche.

Il tente de me faire un clin d'œil mais son cerveau plein d'alcool s'emmêle les neurones. Il se retrouve les deux yeux fermés pendant une seconde. J'essaye de me retenir de rire. Surtout que ça commence à devenir intéressant. Je me retourne vers lui pour mieux profiter du spectacle. Vas-y, lâche tout.

— Je vais te dire, mon gars, mais t'as pas intérêt à l'ouvrir : la Grandemange, ça fait trois ans que je la baise. Trois putains d'années que son mari s'est taillé et qu'elle a besoin d'un bon gars fiable comme moi pour la faire mouiller de cinq à sept.

Il vide son verre d'une traite et le claque sur le zinc. Le verre de trop. Je le vois fermer les yeux. Ses narines se gonflent et se dégonflent au rythme de sa respiration sifflante. Les rides de son front se figent et sa bouche se tord en un rictus de douleur. Un grognement sourd monte de sa poitrine, tandis que sa montagne de muscles et de gélatine se raidit comme un piquet, avant de s'affaïsser brutalement. Un flot immonde de gerbe est projeté sur le sol. Le son de sa glotte qui claque dans sa gorge résonne dans tout le bar. Des gouttes orange éclaboussent mes chaussures blanches.

Fils de pute. Gros porc.

Je saute de mon tabouret, me précipite vers la sortie et claque la porte vitrée, espérant qu'elle explose en milliers d'éclats de verre. Elle se gondole sous le choc mais reste intacte.

Il est 6h35 et je suis encore en train de galérer comme un zonard sur le parking. Depuis le début de l'année, je me suis arrangé avec Teddy pour qu'il m'emmène en bagnole au boulot. Ça m'évite de bouger à pattes et lui y gagne un trente balles de shit par semaine. À la base ça m'avait semblé être une bonne idée, mais c'était sans compter sur ses retards quasi-systématiques.

J'allume une clope et recrache la fumée en l'air. Avec le froid, elle est presque solide. Je la regarde gravir lentement la façade de l'immeuble, jusqu'au balcon de mes parents. Bientôt je pourrai enfin *faire un chrome* pour m'acheter mon propre appart'. Quitter cette cité où je stagne depuis bientôt vingt balais et commencer à relever un peu la tête. Ne pas finir comme mon père, bouffé par le système, à bosser comme un dingue toute sa vie pour se retrouver du jour au lendemain sans rien d'autre que des indemnités de licenciement.

La dernière fois, je suis allé avec lui au Pôle Emploi pour l'aider à remplir des papiers. J'ai vu le regard de sa connasse de conseillère quand elle a compris qu'il avait du mal à lire le français. J'ai vu celui de mon père, qui tentait tant bien que mal de rester digne, mais qui au fond n'était plus qu'un putain de cadavre. C'est pas pour moi ces conneries. Je commence par me tirer de ce quartier, je deviens proprio, et dans dix ans je monte ma boîte pour faire fermer leurs gueules à tous ces cons qui veulent que je me contente des restes.

Un bruit de diesel résonne dans les hauteurs. Je vois les halos jaunes de la Clio qui éclairent le brouillard en descendant de la grand-rue.

— Putain mec, désolé, j'ai trop *bédave* hier soir...

La bagnole sent la poussière et le tabac. À mes pieds, des paquets de chips vides retiennent des canettes de coca écrasées. Les enceintes en plastique vibrent sous le coup des basses trop fortes. Teddy ouvre les fenêtres, s'allume un *bédo*, et pousse la première jusqu'à ce qu'elle grince.

Derrière les barres d'immeubles, on voit percer les champs et les quelques bois qui ont été épargnés par la construction de l'autoroute. À l'annonce du projet, les gens du coin voyaient

ça comme une chance. Avoir son bled juste à côté d'une sortie d'autoroute, ça ramène du monde, et peut-être même que ça peut ramener du taf. C'est en tous cas ce qu'on nous avait dit. Avec du recul tout le monde se rend bien compte que c'était une belle connerie. L'autoroute n'a amené que des lotissements-dortoirs et des entrepôts de stockage. À part quelques gardiens et des intérimaires, rares sont ceux qui s'y sont fait embaucher. La ville est même devenue plus dégueulasse, maintenant que les champs du coin ont été bétonnés par Vinci et les plateformes de logistique.

Je sors la tête par la fenêtre. Le vent sent le printemps. Je prends le *bédo* de la bouche de Teddy et en tire deux *lattes*, le visage réchauffé par le soleil qui se lève.

— Alors, vous avez bien fini hier soir ?

— Moi ça va. Mais je suis pas passé loin de *marave* le Gros. Il a gerbé sur mes pompes ce connard.

Teddy explose d'un rire perçant et saccadé. Il ne doit pas en être à son premier pétard.

— Sérieux ? Mais tu le voyais pas venir ?

Il tourne la tête vers moi et tente de faire rouler ses yeux dans tous les sens. Je suis obligé de donner un coup dans le volant pour ne pas qu'on se mange le fossé.

— C'est pas trop le moment d'avoir un accident là, je te rappelle que je signe aujourd'hui. Et c'était pas non plus le moment de casser la gueule au Gros, il m'a sorti du lourd hier soir...

Je repasse le joint à Teddy, pour être sûr d'avoir toute son attention, et commence à lui raconter la soirée de la veille. Grandemange, le Gros, et leurs cinq à sept. Le soutien du Gros pour que je sois embauché. La gerbe finale. Teddy est de plus en plus hilare, à mesure que je rentre dans les détails et que son pétard se consume. Je tente de calmer le jeu.

— Je te fais confiance, tu balances rien, hein ?

Un rayon de soleil vient me chauffer les jambes.

Je pousse la lourde porte en fer qui donne sur l'arrière du magasin et m'allume une clope, histoire de souffler un peu. La zone est couverte de déchets, les containers à ordures étant trop petits pour contenir les centaines de kilos d'emballages et de bouffe qui sont jetées chaque soir par les employés. Je me pose sur une pile de palettes et regarde trois corbeaux qui se rassemblent autour d'un sac de pain de la veille. L'un d'eux plante son bec dans le plastique pour l'éventrer, tandis que les deux autres tentent d'en sortir une

baguette rassie.

Un bruit de tôle frappe soudainement l'air. Les corbeaux s'envolent en croassant, contrariés. Je vois la silhouette du Gros qui peine à passer dans l'encadrure de la porte. Il tourne la tête dans tous les sens, comme un phare, balayant du regard les abords. Son tablier de boucher, trop petit pour lui, est maculé de traces de sang. Il souffle comme s'il venait de courir un cent mètres. En passant sur moi, son regard se fixe. Je vois ses yeux s'allumer d'une lumière mauvaise. J'ai à peine le temps de lui faire un signe de la main qu'il se rue et me plante ses grosses pattes autour du cou.

— Alors le petit *bicot*, on sait pas tenir sa gueule, hein ?

Ses yeux sont injectés de rouge. Ses narines déformées par la couperose s'écartent et se contractent dans un rythme effréné. Je sens son haleine, encore chargée des pastis de la veille.

— T'as voulu me pourrir, hein ? Mais t'as aucune idée de ce que je peux faire ici. Tu vas tout de suite aller me récupérer tes merdes dans ton casier et tu te barres. Sans passer par les bureaux. Sans signer quoi que ce soit.

Il me lâche brusquement et m'assène un coup qui me colle sur le bitume, avant que je n'aie eu le temps de comprendre ce qu'il m'arrive.

Je vois sa carcasse maladroite qui traîne des pattes jusqu'à la porte. Ce con a dû me déboîter l'oreille interne ou un truc du genre. Ça bourdonne comme c'est pas permis dans mon crâne et ma bouche s'inonde de sang. Je passe ma langue sur mes dents. Il en manque une. Pile devant, une incisive ou un truc du style. Le fils de pute. Les trois corbeaux, perchés sur le toit du magasin, me regardent en silence.

Dans le miroir des chiottes, ma gueule semble encore tordue par la puissance du choc que je viens de me manger. Je crache un molard ensanglanté dans le lavabo. Il accroche sur la céramique et peine à rejoindre la bonde. Je repense à la tronche de Teddy quand il m'a vu rentrer dans la réserve. Il n'a même pas eu le temps de l'ouvrir que je lui ai dit de la fermer. J'aurais pu le défoncer, *vénère* comme j'étais.

Je vérifie chacune de mes dents du bout de l'index, histoire de voir si ce fils de pute ne m'en a pas pété plusieurs. J'ai un gros trou dans le sourire et une putain d'envie de gerber. Qu'est-ce que je vais foutre maintenant ? Me retrouver à pointer à la boîte

d'interim toutes les semaines ; me remettre à dealer du matos de merde histoire d'arrondir les débuts de mois ; rester bloqué chez mes darons ; les regarder s'échiner à survivre dans ce bled qui ne veut pas d'eux. Putain. Ça me débecte rien que d'y penser.

La porte des toilettes s'ouvre et la poignée claque contre le mur en céramique. Du coin de mon œil encore valide, je reconnais le Gros.

— Qu'est-ce que tu branles encore là ? Ça t'a pas suffi ?

Il se colle à mon flanc et se remet à me postillonner à la gueule.

— Je veux plus te voir, t'entends ? Tu prends tes affaires et tu rentres dans ton clapier de merde pour profiter des alloc', comme tous tes cousins.

Je reste sans rien dire, les yeux rivés dans ceux de mon reflet. Dans le miroir, je vois son double menton qui ondule et se tord. Je n'entends plus rien. Son thorax se met à sursauter violemment. Il se marre. Il se marre et je sens son haleine brûlante qui vient frapper ma joue. Je me concentre sur mes yeux gonflés dans le miroir. Le Gros se détourne et remonte son tablier. Son dos est secoué de soubresauts. Il se positionne devant un urinoir, se dresse sur la pointe des pieds, et commence à pisser. Comme si je n'étais pas là.

Je m'approche de lui. Je sens l'odeur acre de sa pisse. Sa grosse nuque se tord quand il tente de se retourner vers moi. Je lui balance un coup de *schlop* dans le dos et projette ses cent vingt kilos sur le mur d'en face. Son front atterrit directement sur le bouton de l'urinoir, tirant la chasse au passage. Le gros tas de chair s'effondre sur le côté, la bite à l'air, le ventre débordant de son futa trop petit. Il lève son regard vers moi, effrayé.

Je repense à la primaire. Aux engueulades du dirlo parce que je loupais l'école un jour sur trois. Pour garder mes frangins. Pour que mes parents soient payés par la boîte d'intérim. Pour ne pas lâcher toute la tune du mois dans la crèche. Et j'écrase d'un coup de *schlop* les doigts du Gros qui tentait de se relever. Il gueule.

Je repense aux années de collège. Quand avec les potes on a rencontré tous ces fils de bourges. Les enfants des patrons. Les enfants des patrons de nos parents. Et qu'on a commencé à voir le truc se faire. Et j'envoie un coup de *schlop* dans la gueule étonnée du Gros.

Je repense à mon père. Au regard de la conseillère qui se foutait de sa gueule. À sa manière de lui dire qu'en France il fallait parler français. Et je remets un coup de *schlop* dans le tarin d'alcool du Gros. Un jet rouge jaillit de sa bouche et gicle sur le mur. Des gouttes rouges éclaboussent mes chaussures blanches.

Je repense au Gros. Tout-puissant. Boursoufflé de sa toute-puissance. Con comme un manche mais qui n'a jamais eu de problème à trouver du boulot. Et j'écrase sa tête d'un coup de *schlop*. Je sens quelque chose craquer sous ma plante de pied. La sensation est agréable, comme lorsqu'on arrive enfin à ouvrir un bocal sur lequel on forçait depuis cinq minutes.

Schlop. Le Gros ne bouge plus.

Schlop. Sa tête est méconnaissable.

Schlop. Son nez s'enfonce dans sa bouche.

Schlop.

Les murs sont rouges, avec par endroits quelques éclats de blanc et de noir. Le robinet de la chasse d'eau vomit des trombes d'eau. Il se bloque d'un coup sec, faisant résonner un claquement de valve dans toute la pièce. Le silence bourdonne. J'entends quelqu'un frapper à la porte. *Nasim, ça va ?*



Le Golvan

Devant le nombre de mails d'amis ou de connaissances vaguement perdues, devant les messages de toute ma famille et les condoléances plus ou moins répercutées que j'ai pu recevoir en ce 21 avril, j'ai vite réalisé combien j'avais dû faire chier mon monde toutes ces années. Et j'avoue que cela m'a causé un choc terrible, profond et dynamique, une onde qui secoue encore... quoi ? Mon âme... Oui, un méchant coup de *Cloud guitar* à travers la gueule. « Mon pauvre... », « C'est trop moche... », « Le monde est fini... » : une ribambelle de commentaires à chaud, consolatifs et – là est le frisson – absolument sincères ! Pas un atome de recul : du premier degré première classe ! En un pas chassé, ma vie a basculé dans une sorte de radicalité chaotique. J'ai donc passé ma soirée à l'isolement dans ma cellule de crise, entre l'hommage traumatique en continu des chaînes infos américaines et ma boîte mail, où je n'ai eu de cesse de relativiser mais aussi de... remercier ! Moi, jouer les veuves pourpres ! « C'est bien ainsi, il est mort avec une image impeccable ; c'est sans doute la première vieille idole en perfection continue, Elvis et Jackson ont manqué cette sortie-là... », copié-collé... Une littérature analytico-critique qui distancie mais qui, hélas !, n'a pas pris. Car j'ai semé le trouble. *Comment ne pas en être, ne pas m'écrouler ! Moi ? Surtout moi ! Qu'est-ce qu'il va leur rester de lui, sinon ?* Et maintenant qu'on y est, au compte arrêté des années perdues, qu'est-ce qu'il leur reste au juste de moi, à tous ces compatissants pitoyables ?

La nuit a avancé et, sur les écrans outre-Atlantique, des types en veston de courtier ont interrompu tous les programmes pour

verser une louchée de larmes et leur exégèse fouillée sur fond d'un concert vraiment *dirty mind* de la période 80, sans aucun *PARENTAL ADVISORY* ! Du respect, c'est tout. Vache ! Et ici, les mails qui crépitent ! Attendez, attendez ! Qui est-ce qu'on pleure ? Oh ! Ce n'est que moi ! 57 ans, c'est tôt mais quoi, le temps passe et dégomme les héros qu'on s'invente depuis son petit fan club intime ! On y croit un temps, on joue de l'*air guitar* avec eux sur une Dunlop en alu, voilà tout, vous comprenez ? Mais à nos âges, voyons ! On est tous devenus des pères de famille, bon dieu ! Bien sûr que dans ma jeunesse j'ai dealé des K7 pirates des *Small Club* et des sessions jazz au New Morning ! Bien sûr que j'en étais, et un vrai ! Pas de ces types qui se contentent de lever les briquets aux solos de *Purple rain* ou qui se trémoussent en talonnettes sur *Kiss*. Non, moi j'étais un pur ! J'ai pleuré de rire en découvrant l'*Extralovable* de 2013 avec ceux qui, comme moi, l'écoutaient depuis vingt ans dans sa version hyper testostéronée de 82 sur un pirate tout dégueulasse de grésillements : la classe, c'est tout ! Ah ça, moi, je me fous de *Cream* ! Je suis, non j'étais, d'une autre chapelle, celle du *Lisa* introuvable des années *dirty*. C'est le *hauntin'* qui me tient, non : « tenait ». Parce que voilà bien des lustres et des mauvais albums que je ne l'écoute plus. Mes CD sont éparpillés entre ici et chez ma mère, et j'ose espérer que mes gamins n'ont pas rayé ma trentaine de pirates, financièrement parlant, même si je n'en suis plus tant, je ne suis plus ça, plus moi...

Onze heures. Les mails retours deviennent franchement agressifs ; c'est mon procès qui s'instruit. Même les potes du Canada s'y mettent, en plein jour, en pleine cellule de crise ! J'ai fait quoi tout ce temps ? Pourquoi je ne leur en avais rien dit ? Un changement aussi important, aussi grave ! Comment ? Je n'en suis plus ? Je ne suis plus quoi au juste ! Rien. « Tu nous as trahis... » Oh ! Ça va Flo, je n'ai tué personne en surdosant les médicaments ! La thèse progresse sur NBC ; il y fait jour, ma nuit s'épaissit comme jamais. Coupable ? Mais de quoi enfin !

Si, sans doute, de vous avoir saoulés vingt années durant, avec mes insistances puériles : « Mais si ! Écoute derrière (cette soupe un peu bâclée de *Hot thing*) comme la rythmique est chiadée ! », « Un artiste, un génie, un visionnaire ! » Les mots défilent comme sur un clip de *Sign'O the times* : Visionnaire, Génie... Qui est-ce qu'on reconnaît ici ? Je me prends soudain un autre coup de guitare sur le crâne (la *love symbol* du Superball). C'est exactement ce genre de qualité que mes très proches m'attribuent sans trop oser le formuler. Bien entendu, je ne touche rien à la guitare, mais

j'Écris !

Et c'est comme une apparition ! Toutes ces années, la qualité de ma personne ne tenait pas debout toute seule ! J'avais cette béquille juvénile de fan reconnu d'un talent reconnu : lui, pas moi ! Une heure du matin, c'est une révélation, l'apocalypse. Ô Lord...

Me voici avec une migraine ophtalmique terrible devant Fox news. *Controversy* me tape sur les tempes. J'ouvre l'armoire à pharmacie, je tape fort à mon tour, codéine à mort. Moi aussi je pourrais trépasser, mais le 22.

Mort ou pas, il faut aller bosser. 5 heures, le réveil est *cloudy-cloudy* ; la codéine m'a transformé en coton ambulant ; je fais, je vais, je pisse, je marche, j'ai l'air mobile mais je suis en vérité totalement meuble. J'ouvre mes mails qui saturent de reproches et d'incompréhension. Nadège clignote : elle est ma conscience, ma Sheila E., elle saura *later* la raison de ce sac d'épines, et c'est pour l'heure une vraie couronne sur ma tête de prince déchu.

« Merde, mon pauvre Lovesexy, il est mort ! Tu le savais ? C'est con mais je pleure avec toi. Non, en fait, c'est toi que je pleure... » CNN s'ouvre sur un sautillant *Strange relationship... ship... ship...* Je me sens divis... Je viens de relancer une vieille playlist sans m'en apercevoir. Ce serait donc un matin très ordinaire, j'ai 18 ans, je plane tout autant, les oreilles bourrées de sa musique, exclusivement. Que se passe-t-il ? On se lavera plus tard, on réfléchira plus tard, on va laisser passer la surdose médicamenteuse – le chagrin ? – ou bien mourir en *non-guitar hero*, ouais ! D'autant que je ne suis pas non plus assez littéraire pour citer ici un *pencil hero* mort de sa belle overdose d'écrire, *on stage* de préférence, et pas Dalida, merci !

Je passe un truc et monte dans ma Xara, un peu mauve, d'accord !, mais c'est une occase, je n'ai pas eu le choix de la couleur ni assez d'argent pour la faire repeindre : instit, ça ne gagne pas de quoi s'offrir en catastrophe une place au Grand Palais suite à un caprice du « génie » ! Car je ne l'ai jamais vu en vrai, en live, voilà c'est dit ! Vous êtes contents ? Faute avouée ! Oui, moi ! Jamais de jamais ! Juste de pauvres disques, comme le dernier des quidams devant ☺ ! Et pourtant, à en croire le déferlement de mon cosmos, on me classait parmi ses très proches ! « On te verra à la crémation ? » C'est certain, on ne comprendra pas mon absence à Minneapolis...

Je pile au feu rouge qui vire vaguement dans les foncés ce matin. Déjà là ? Tout me saute aux yeux : la couleur de mes jardinières, le lilas de mon jardinet (mourir à la saison des lilas, ça c'est un marqueur mémoriel fort...) la glycine aussi. Toute la ville

s'empourpre. Elle va être belle la classe aujourd'hui ! Je pense à une activité lâche : « dessin, les enfants ! », à des colombes qui pleurent. Le calcul attendra demain ; on parle de 300 millions de dollars en héritage. Je rêve de toucher ma part, tout de même... Mon téléphone vibre. D'une main, j'ouvre un mail de confirmation de ma commande. Ma copie chinoise de *Cloud guitar* jaune canari sera prête dans deux mois environ. Je dois penser au deuxième versement Paypal... Ah oui ?... Je me gare en pensant que, de toute façon, celui qui à 45 ans n'a pas réalisé (et enterré) ses vieux rêves de fan aura comme raté sa vie... Toute honte sera donc bue avec le pot de fin d'année. Ma cigüe.

J'entre dans l'école, quelques parents attendent et me fixent dans une sorte de sidération polie. Pas un bonjour. Ils savent donc ? Impossible ! Jamais un mot ! Pourquoi aurais-je parlé de ça à qui que ce soit ! Ce n'est plus ma vie, plus rien ! Pas plus que ce n'est honteux ! C'est pas la *chtouille* à la fin !

Mais, juste pour ce matin, un petit air qui tourne en boucle dans mon crâne, *Money doesn't matter 2night*. Il faudra seulement que je vérifie combien elle m'aura coûté dans la réalité, cette guitare de légende...

Je passe la porte de la salle de jeu. Armelle, ma collègue, s'arrête net dans sa course et son sourire. Elle tient la main à deux *kids* de la garderie. Scène très statique et très médusée que je calcule encore mal tandis que je lui explique mon mal de crâne, les cachets etc. Elle me toise et place les enfants à distance, en sécurité. Qu'est-ce que j'ai ? Je fais le tri dans mes nuages, un coup d'œil (ça changera des guitares). Comment dire. Je porte un pantalon de velours ras, du genre « pyjama peau de souris », une redingote customisée à clous carrés sur l'épaule, le tout mauve, mais bien mauve... Plus une chemise immaculée à jabot et manchettes en dentelle : c'est moi ça ?

Mon look intégral amuse du moins un petit qui s'échappe de la poigne déconfite d'Armelle. Il veut un bisou du « bonhomme qu'est mort ». Je sens que les paroles me reviennent un peu, musique ou pas...

Bien sûr, mon chou, but don't you, step on my purple suede shoes !

LES AUTEURS

Perrin Langda

Né en 1983, vit à Grenoble, a publié *Quelques microsecondes sur Terre*, Gros Textes, 2015 ; *Documentaire humain*, Mgv2>publishing, 2015 ; *Perrin Langda & compagnie*, Mgv2>publishing (recueil collectif), 2015 ; *Glace Belledonne*, La Pointe Sarène, 2017 ; *L'Aventure de Norbert Witz'n Bong !*, Gros Textes, 2017 ; *Maximes de nulle part pour personne*, Voix d'encre, 2018 ; *Chevalier de la table RUBEN*, Droséra, 2018.

Son blog : <https://poesiebio.wordpress.com/>

Henri Ansbert

Henri Ansbert est né en 65, a croisé les livres de Bukowski et Fante au milieu des *eighties*, a essayé d'écrire à l'époque, a vécu en Afrique de l'Est, a fait du surf avant de s'exploser les genoux, a produit et réalisé des émissions de radio, a milité ici et là, et a enseigné à de nombreux gamins et adultes. Bien des années plus tard, il continue à enseigner, a repris l'écriture, s'est mis à la *surf guitar* sous le pseudo de Professor LongBoard et s'est décidé à enfin envoyer ses textes aux revues les plus décalées.

Son site web : <https://zoneintervention.wordpress.com>

Eléa Ma

Fille du désir, née en octobre 2016 d'une explosion sourde et foudroyante, Eléa Ma écrit en marchant ce qui traverse, déborde, fracasse et transporte. Pour comprendre aussi. Une araignée au plafond mais ça ne se voit pas tout de suite. Sa révolte est une flèche écarlate lancée sans répit vers la cible nuage. Et puis, il y a cette beauté ineffable, une esthétique du mouvement, du vivant en entier parce qu'il est teinté de chaos, de vulnérabilité... les mille

mondes potentiels et l'envie furieuse de partager. Ce qui nous relie.
<https://lamedecineduherisson.wordpress.com/>

Amélie Durand

Depuis sa plus tendre enfance, Amélie a été elle-même mais aussi beaucoup d'autres : sa sœur, la fleuriste, la police, le lac du Salagou. Parfois ça l'amuse, parfois ça la déprime. Réfractaire à toute forme d'enseignement, elle est pourtant contrainte par sa vieille tante à suivre des cours de finance et de balistique à l'école élémentaire Philippe Cadique, dans le Gard. Elle en est exclue à l'âge de sept ans pour y avoir inventé, avec ses camarades de CE1, le lance-pierre à plasma. Par pur esprit de vengeance, elle devient écrivaine.

<https://www.ateliersmedicis.fr/le-reseau/acteur/amelie-durand-8694>

Rip

Rip, c'est un mort de rire. Pas d'âge, pas de corps, pas de cadre. Pseudo sans nom qui joue sur les mots mais ne les mâche pas – qui fait la vomissure intéressante. Auteur sans le H qu'il a fumé. Désagrége de lis-tes-ratures. Au détour d'un poème posté librement, par-delà le soupirail, on le retrouve parfois, languide, lové dans un C.

Publications : *Coke de Combat*, ed. Leo Scheer, 2011, *Moleskine*, ed. Leo Scheer, 2012.

Antonella Eye Porcelluzzi

Antonella Eye Porcelluzzi écrit en poésie film et musique, avec une attention pour l'experimentation, la recherche et l'avant-garde. Ici quelque lien pour connaître son travail :

<https://www.facebook.com/antonella.porcelluzzi.58> (communication)

<http://aaynil.tumblr.com> (blog de poésie)

https://www.youtube.com/channel/UCB63eI1tCHQ919T5D_2cU0w (film)

<https://soundcloud.com/antonella-eye-porcelluzzi> (poésie sonore, chansons)

<https://antonellaeyeaynilporcelluzzi.bandcamp.com> (music albums)

H.P Brodsky

H.P Brodsky a 53 ans et a trouvé refuge dans une petite ville de province bien loin de l'agitation prétentieuse de Paris. Il vit heureux en compagnie de sa femme, ses enfants, ses trois chats et son chien. Parfois, il dépose des histoires dans une boîte et la boîte lui envoie la réponse d'un éditeur. Parfois il en envoie d'autres sur l'océan du net comme un message dans une bouteille à la mer. Brodsky a deux maîtres : Quentin Tarentino et Charles Bukowski.

Brice Gautier

Brice Gautier est un auteur dilettante qui écrit peu, uniquement des nouvelles dont on se demande bien à quel genre elles appartiennent. Claires ou sombres, parfois teintées de fantastique ou carrément de science-fiction, parfois teintées de rien de spécial, on les retrouvera dans les revues « Harfang », « Rue Saint Ambroise », « Arkuiris » ou « Les hésitations d'une mouche ». C'est à se demander s'il n'est pas du genre à considérer qu'en littérature, comme pour les êtres humains, il est idiot et vain de vouloir distinguer des races là où rien ne vaut le métissage. Sa vie privée est protégée par une armée d'homonymes, de sorte qu'on ne peut pas réellement décider s'il est responsable des ventes dans un grand journal de droite, enseignant-chercheur dans une discipline que personne n'a envie de comprendre ou coiffeur pour chiens en Nouvelle-Calédonie.

Le Golvan

Écrit avec ses mains de la littérature exclusivement, chez les grands comme chez les petits (Flammarion, Sipayat...), incarnant ainsi la figure mythique du cachalot littéraire, qui sonde les profondeurs underground avant de refaire surface pour un bol d'air mainstream. Auteur de l'essai culte sur Pierre Repp, *Bégayer, exister, écrire* (préfacé par Dany-Robert Dufour, s'il vous plaît).
<http://nicolas-legolvan.iggybook.com/fr/>

D.Siméon

D.Siméon est né en 1988 dans une région trop plate pour être vraie. Il en a gardé un goût immodéré pour l'ivresse des hauteurs et les histoires fausses. Actuellement, il tente de survivre à Paris. Il aime les bars, les piliers de bars et les romans qui parlent comme des piliers de bars. À l'avenir, il se réserve le droit d'aimer tout autre chose.

Rendez-vous en janvier 2020 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Pascale C.
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd
Couverture : Jérôme Bertho
Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-17-9

Dépôt légal : Septembre 2019

© Les auteurs et Squeeze

Avec le soutien de la Région Occitanie